

ma ric te

LYON
SAINT-PAUL
LES MISSIONS
LA SOLITUDE
LA VERPILLIERE

110

som. *mai* re

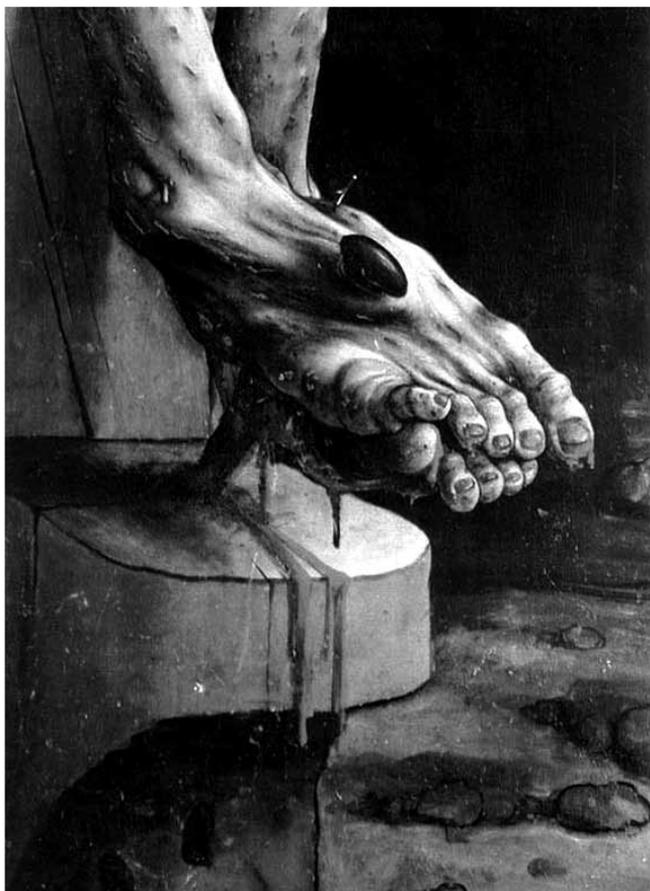


18

UN PROFESSEUR QUI S'EN VA
JEAN-LOUIS RAVISTRE

21

LIBRE PAROLE
CHARLES-ÉRIC DE SAINT-GERMAIN
Refonder la laïcité



RE
FLEXI
ONS

LES
YEUX
FERTI
LES

36

PETIT ÉLOGE DE LA COULURE

FABRICE TREPPOZ

De Cimabue à Yan Pei-Ming

*COL
LEGE*

58

HOMÉLIE DE LA MESSE
DE RENTRÉE
DES PROFESSEURS

83

THÉÂTRE
REPRÉSENTATIONS
2013/2014

60

120 ANS,
UNE FÊTE, UN LIVRE

84

VOYAGES
COMENIUS
MONT ATHOS

70

CINÉ-CLUB
PROGRAMME 2013/2014
A BOUT DE COURSE

100

CLASSES SUPÉRIEURES

*NOU
VEL
LES*

112

LYON

117

LA VERPILLIÈRE

123

CARNET

L'ensemble du système éducatif est remis régulièrement en cause. Il n'est que de lire les sorties en librairie à la veille de chaque rentrée scolaire¹ : c'est de la faute des enseignants, ces intellectuels déconnectés qui ne comprennent plus la jeunesse ; ou bien c'est de la faute des familles et de leurs enfants, ces barbares qui envahissent l'espace civilisé de l'école.

Or plus l'éducation est remise en cause, plus elle est occasion d'angoisse : angoisse des parents à qui l'on dit qu'il n'y a plus d'autorité, de figure d'autorité ; qui sont nés eux-mêmes dans un temps de chômage massif, y compris pour les diplômés, et n'ont que de sombres perspectives à offrir à leurs enfants ; angoisse des garçons et des filles qu'une société plus en quête de jouissance que de bonheur cherche à alimenter en nouveautés plus qu'en repères ; angoisse des professeurs perpétuellement remis en cause par le discours médiatique, et qui attendent en vain un cap des politiques ; angoisse des politiques qui ont l'œil rivé sur le rang de la France dans les enquêtes PISA² et n'obtiennent des experts que des avis contradictoires ; angoisse des pédagogues et autres didacticiens

¹ Le dernier ouvrage de Gabriel Cohn-Bendit par exemple *Pour une autre école*, aux éditions Autrement, n'y va pas par quatre chemins : il faut comme professeurs des animateurs niveau BAFA qui dialoguent avec les élèves. On laisse tout le reste : les disciplines, la notation, les exercices traditionnels...

qui ont contribué à faire évoluer le système scolaire en France à coup de réformes, grandes ou petites, mais fréquentes, et qui ne constatent pas les améliorations annoncées pourtant dans leurs ouvrages...

Quelles sont les racines de cette angoisse contemporaine ? Tentons de répondre à cette question à partir de deux épithètes à la mode : « durable » fait bien dans une société qui doute autant du beau, du bien que du vrai ; quant à « urgent », elle s'impose puisque l'efficacité et la rapidité sont les conditions de la survie dans la compétition mondiale.

Mais qu'est-ce que le durable à l'école ? Qu'est-ce qui est urgent pendant les douze à quinze années d'études ?

Jusqu'à-là l'éducation était indubitablement œuvre durable : transmettre, c'est-à-dire relier un passé à un avenir, c'est bien avoir le sens de la durée, faire entrer dans la durée. Mais le passé et l'avenir sont-ils encore figurables pour nos contemporains ?

²Program for international Student Assessment : la dernière enquête de 2012 auprès de quelques 70 pays montre que la Corée arrive en tête des meilleures performances d'étudiants en mathématiques et en troisième position en lecture, tandis que la France arrive seulement entre la douzième et la vingt-deuxième position.

Le passé n'est plus désirable. Une civilisation qui a mené à Auschwitz est à coup sûr discréditée et les sciences ont, en un siècle, mis bien du désordre dans notre conception de l'histoire, en montrant qu'elle était le fruit d'une interprétation politique. On a donc imaginé, pour l'école, une histoire sans chronologie, uniquement faite de documents analysés avec objectivité. La mémoire a été discréditée : l'exercice scolaire de la mémorisation serait à la fois vain quand des ordinateurs nous soulagent de cette tâche, et inégalitaire puisqu'il est vrai que chacun n'a pas la même capacité de se souvenir ; la mémoire personnelle elle-même est sujette à caution comme le dernier roman de Julian Barnes³ l'illustre. Un vieil homme qui s'était arrangé avec son passé le voit resurgir ; chacun des souvenirs qui lui avaient servi à se construire une vie dont il était fier devient, sous le nouvel éclairage d'un évènement, de quoi lui faire honte désormais.

Michel Serres va jusqu'à affirmer⁴ : « Le monde a tellement changé que les jeunes doivent tout réinventer ! » Et d'ajouter, pour ne pas paraître conservateur ou dépassé : « Faisons donc confiance à Petite Poucette pour mettre en œuvre cette utopie, seule réalité possible ! ». Or adosser un être au néant, c'est plus sûrement le livrer au vertige de l'impuissance, à la terreur de l'inconnu d'une tabula rasa.

L'avenir n'est pas désirable non plus, comme au temps où l'on attendait les bienfaits consécutifs aux progrès des sciences et techniques ; il n'est pas plus prévisible tant les prévisionnistes ont fait d'erreurs, tant l'évolution du monde s'est accélérée ; il n'est pas même affrontable tellement les catastrophes dues à la surpopulation, à la pollution, à l'exploitation sans frein des ressources naturelles semblent certaines. Donc sans avenir imaginable, au lieu de le penser,

³ *Une fille, qui danse* (en anglais : « The sens of an ending »), Mercure de France, 2013

⁴ Michel Serres, *Petite Poucette*, Le Pommier, 2012

quitte à se tromper, on se contente de gérer le présent. Toute décision qui engage un futur est par conséquent, sinon impossible, du moins angoissante car elle semble priver de la liberté de changer.

Or, à l'école, la transmission est impossible s'il n'y a ni passé ni avenir. Si l'on veut faire du professeur un simple animateur, c'est bien pour entériner l'impossibilité de commenter l'histoire, les textes fondateurs.

Notre première tâche pour rendre l'école vraiment durable est donc de montrer la valeur et du passé et de l'avenir pour sortir de l'étroitesse angoissante du présent. Notre tradition éducative propose quelques pistes très simples.

Travailler la mémoire : on sait, depuis l'immense effort proustien pour retrouver le temps et depuis les travaux plus récents sur le cerveau, que le souvenir d'un fait ou d'une idée n'est pas stocké à un endroit précis mais dispersé dans plusieurs zones cérébrales. L'effort de mémoire est donc un effort de mise en relation de ces zones qui, malgré les différences de nature entre deux individus, se construit. En aidant un élève à construire sa mémoire, nous l'aidons à prendre conscience premièrement de sa singularité, puisque nul n'a exactement les mêmes souvenirs, et deuxièmement de son inscription dans la société dans la mesure où le corpus de savoirs scientifiques, de textes et de souvenirs est partagé par d'autres. Plus simplement encore, on l'aide à éviter l'angoisse de la feuille blanche : ce qu'il doit faire en effet à l'école, c'est retrouver sans l'aide de quiconque ce qu'il a entendu, lu, vu, et même apprécié par ses autres sens. Réviser une leçon au quotidien, c'est donc d'abord non pas relire puis réciter, ce qu'une mémoire immédiate fait assez facilement, mais apprendre à récupérer ce qui est stocké dans sa mémoire longue. L'élève apprendra s'il retient plus spontanément ce qu'il a entendu, ce qui a été écrit au tableau, des schémas, un concept... Il apprendra à se connaître.

Raconter et interpréter : Charles Melman écrit : « Nous vivons à une époque marquée par la dévalorisation du textuel. Au profit du pouvoir, de l'efficacité et de la rigueur, implacable, sans pardon, du nombre [...] »⁵. Rien à dire de la logique binaire d'un ordinateur ; tout à interpréter dans un texte. L'idéologie cognitiviste, explique encore Melman, nous « dé-saisit de toute référence verticale – notamment aux grands textes – pour l'organisation de notre conduite. [...] Nous nous trouvons en effet assimilés par cette approche, non pas à un animal, mais à une machine [qui souffre de] défauts dans le traitement des informations reçues »⁶. Si la Bible n'est pas un livre comme les autres, c'est bien qu'elle laisse libres les rabbins de toute interprétation : plus je suis capable de narrer des histoires d'une certaine profondeur et d'essayer de les interpréter, moins je suis dépendant de l'interprétation à la mode ou de celle du dominant.

Evaluer fréquemment : plus il y a de notes, moins chaque note est un destin. Le passé est réparable. La fréquence de nos carnets de notes n'a pas pour objectif de traumatiser les enfants mais au contraire de les sortir du présent, qui ne permet pas de s'évaluer, pour entrer dans la dimension temporelle, de sortir du flou angoissant d'un système de notation non dit ou absurde : des smileys, des feux verts, orange, rouges, des flèches qui montent ou descendent...

Ne pas fermer l'avenir : à quoi sert-il d'émettre un avis définitif sur un enfant, qu'on soit père, mère ou professeur ? Il est si simple de limiter son jugement à un fait limité. Il n'y a pas d'enfant paresseux, uniquement un enfant qui n'a pas appris sa leçon... ; a fortiori il n'y a pas d'enfant voleur ; seulement un enfant qui a volé.

A quoi sert-il de faire le lucide en décrivant un avenir catastrophique ? Dans notre tâche éducative notamment, on

⁵ Charles Melman, *L'homme sans gravité*, Folio essais, 2002, p.164

⁶ Ibid., p. 144

peut dire avec Nicole Echivard⁷ : « Il ne nous est pas demandé de réussir : il nous est demandé d'aimer tout ce qui passe [...] Un enfant, on l'élève ; un ami malade, on le soigne ; une mère, on l'honore – jusqu'au bout. Aimer, jusqu'au bout : c'est réussir. Persévérer dans l'amour, c'est n'échouer jamais ».

On voit où est le durable qui n'angoisse pas.

Jusqu'à-là l'éducation était donc non seulement durable mais aussi affaire de lenteur, de répétition, d'attention dans la durée, et l'urgence semblait réservée aux malades, aux gardiens de l'ordre, voire aux entreprises. La course à la mondialisation semble l'avoir fait entrer dans une nouvelle ère : on demande à l'école de l'efficacité. On éliminerait volontiers des programmes ce qui ne créera à l'évidence pas d'emploi, bref tout ce qui n'est pas utile.

Or « l'utilité, cette valeur floue, par définition relative, par nature a-morale, justifie tout nouveau produit, maquille le superflu, camoufle le visible [...] présente le tout comme du « progrès », mot de passe dont l'imprécis achève d'anesthésier la conscience »⁸. L'urgence tend à l'utile, mais comme ce qui est utile aujourd'hui ne l'est plus rapidement, une nouvelle urgence se fait jour... et quand tout est urgent, quel choix opérer ?

A l'urgence donc qui paralyse, rend fébrile ou fait confondre vitesse et précipitation, la tradition chrétienne préfère la patience. Qu'est-ce que la patience ?

C'est le contraire de l'impatience : les parents souvent, mais nous aussi avons tellement tendance à outrer notre langage, à parler de catastrophe quand c'est à peine une petite bêtise, à dire que c'est irrémédiable quand cela prendra

⁷ Nicole Echivard, *Vert comme l'espérance*, Médiaspaul, 2012, p. 91,

⁸ *Ibid.*, p.78

seulement du temps, à parler donc d'urgence quand il s'agit tout au plus d'une priorité. Combien de mères déguisent, parfois inconsciemment, leur collègienne en femme ; combien de pères parlent du chômage à un petit qui a simplement eu une mauvaise note... J'ai en mémoire, comme vous, des anecdotes : cette maman de petit chanteur me demandant comment faire pour que son garçon garde sa belle voix d'enfant... tandis que le papa, inquiet à ses côtés, craignait qu'en laissant son fils dans une telle classe il ne restât à jamais efféminé !

C'est le temps laissé à la contemplation plutôt qu'à la consommation : vous voyez s'asseoir devant vous des enfants peut-être seulement habitués depuis leur tendre enfance à cliquer pour passer à autre chose, à jeter ce qui ne sert plus, à avoir plus grands yeux que grand ventre, à consommer du paysage pour en faire des photographies. La contemplation dans l'éducation, c'est le choix d'une écologie chrétienne. Et Nicole Echivard de poursuivre : « Le défi écologique n'est pas d'abord, pour le chrétien, affaire de chiffres, d'effectifs, de quantité, ni de survie physique. C'est bien plus : c'est une question de vie éternelle, [...] [ce] n'est pas d'abord une question d'intérêt. C'est une question de regard : d'attention, d'admiration, de gratitude, de contemplation... »⁹

Cela a des implications pédagogiques. Du plus simple au plus élevé : soyons attentifs à ne pas gaspiller, les craies, le papier, la nourriture, et faisons un effort de recyclage ; sachons par là aider à voir ce qui nous entoure, aider à aimer notre pays, notre planète ; à la crainte de ne pas finir un programme, substituons celle de le survoler et, régulièrement, montrons que nous sommes encore admiratifs, émus devant ce que nous enseignons ; visons la profondeur : en latin un même mot dit ce qui est profond et élevé tant c'est une question de point de vue ;

⁹ Ibid., p. 88

dans cette perspective nous échapperons à ce que j'appellerais l'écologie idéologique ou compulsive qui adore la nature ; or, nous rappelle Claudel, « la création est ambivalente. Elle est ce qui nous est donné par Dieu [...] elle est aussi ce à quoi le chrétien ne saurait s'arrêter puisqu'il faut toujours, sous peine d'idolâtrie, passer de la création au Créateur. »¹⁰

C'est la préférence du solide sur l'éphémère :

on dit parfois des bâtiments d'Adilon que ce sont des bunkers. Pourquoi pas ? Car le béton est à la fois carapace pour protéger de l'agitation et de la violence de la société, matrice pour faire naître au monde (et les allusions matricielles sont nombreuses dans le vocabulaire architectural de Georges Adilon) et signe qu'un matériau pauvre et commun peut donner une création riche et singulière.

Comme un domicile est le prolongement de l'enveloppe charnelle de la mère, de la solidité protectrice du père, l'architecture de notre école se veut l'image de la solidité intérieure des adultes qui y enseignent et éduquent. Certes les professeurs et éducateurs ont le droit au doute, à la fragilité ; mais ils doivent les assumer, montrer qu'ils les ont apprivoisés et qu'on ne peut vivre heureux que si l'on a affronté sa faiblesse. S'assumer comme maître.

Le pape François¹¹ dit la même chose des prêtres : « Il faut une solidité humaine, culturelle, affective, spirituelle, doctrinale pour les pasteurs : il est important de promouvoir et de soigner une formation qualifiée qui fasse des personnes capables de descendre dans la nuit, sans être envahies par l'obscurité ni se perdre ; d'écouter les illusions d'un grand nombre, sans se laisser séduire ; d'accueillir les désillusions,

¹⁰Jean-François Chiron, *Claudel, maître spirituel pour notre temps*, Conférences de Carême de Fourvière, 2005, Editions Parole et silence, p. 27.

¹¹ Discours du pape François aux évêques brésiliens, le 27 juillet dernier, lors des JMJ à Rio.

sans se désespérer ni tomber dans l'amertume ; de toucher ce qui a été détruit chez les autres, sans se laisser dissoudre ni décomposer dans sa propre identité. »

Je sais qu'on se sent toujours un peu limité pour prétendre dans une société du jetable viser le durable ; un peu coupable de ne pas parer à des urgences vraiment médiatiques ; un peu indigne de se reconnaître comme un modèle quand on n'ignore pas ses faiblesses et même ses défaillances. C'est la raison pour laquelle nous avons à nous former, à profiter des compétences des uns et des autres pour affermir notre âme dans ce combat spirituel qu'est d'avoir charge d'âme. Mais, en même temps, il est bon de se redire que ce métier est beau, qu'il est noble, parce que nous pouvons porter, peut-être malgré nous, une parole plus haute et plus profonde que ce que nous imaginons souvent.

Il nous arrive de recevoir des lettres de remerciements. Spontanément, on se dit : c'est trop. Notre humilité ne le permet pas.¹² C'est pourquoi, en guise de conclusion, je vous livre la réaction de Dominique Ponnaud, professeur d'art¹³, après avoir reçu, de la part d'un ancien élève, une lettre du même genre. Il prend la précaution de dire que ces lignes sont « vraies pour les professeurs, pour les parents, pour les conseillers psychologiques et spirituels. »

« [Les lignes de cette lettre] vous emplissent de bonheur. D'où viennent-elles ? De quels témoignages, de quelle source pure ? Elle jaillit du creux d'un roc très caché.

¹² Pourtant, comme le dit encore Claudel : « L'humilité n'est pas quelque chose de chétif, de triste et qui plie les épaules. Au contraire, c'est quelque chose de surabondant et de joyeux (...) Se rendre compte de nos ridicules et de nos vanités, c'est amusant en même temps qu'attristant. Ce serait dommage que nous n'ayons pas constamment avec nous un observateur prêt à se moquer de nos grimaces. » In Claudel, *Journal*, tome 2, Gallimard, 1941, p.379

Au mieux, vous vous êtes trouvé sur le cours de son ruissellement et sans doute ne lui avez-vous pas fait obstacle. Ce n'est que justice de l'admettre : pour l'honneur de tels messagers. Ils placent très haut la barre de la fidélité. [...] Trop haut pour vous ? Bien sûr. Beaucoup trop haut. [...] Et pourtant [...]. Car ce sont eux qui, sur vous, voient juste. Bien sûr, mieux qu'ils ne vous connaissent, vous vous connaissez ! Bien sûr... est-ce bien sûr ? Ce que vous connaissez le mieux de vous, ce sont vos faiblesses, vos petitesesses, votre ignorance, votre égoïsme, votre paresse. Et vous voyez juste : tout cela est en vous. Mais eux, qui voient de vous autre chose, vous voient sans doute mieux que vous. En effet, qu'ont-ils saisi, ou mieux, qu'ont-ils capté de vous ? Ce que vous avez laissé échapper de l'eau de la source. Les vanes qu'à un moment ou un autre, le plus souvent sans le savoir, vous avez ouvertes à son flux. Vous avez presque raison de penser que vous n'y êtes pour rien. Mais seulement « presque ». [...] Peut être n'êtes-vous que le bâton du coudrier entre les mains du sourcier qui lui-même est la source ? Rassurez-vous. Ces jeunes gens savent bien qu'il faut chercher plus haut la source et le sourcier [...]. Ils voient bien que vous êtes comme eux. Ils voient aussi que vous ne vous résolvez pas à vos à-peu-près ; que vous ne cessez d'aspirer à la justesse ; que si vous perdez parfois le chemin, vous ne doutez pas qu'il y ait un chemin ; que vos désarrois ne sont pas durables ; que pour vous l'espérance et la conviction du sens sourdent toujours et jaillissent soudain. »

● **MARC BOUCHACOURT**

¹³ Né en 1937, il a été directeur de l'École du Louvre, président du Centre européen d'art sacré et président de la Commission pour la sauvegarde et l'enrichissement du patrimoine culturel. Ce texte est extrait de *Célébration de la gratitude*, Presses de la Renaissance. 2008, chap. Partages, pp. 47 - 49



UN PROFESSEUR...

LIBRE PAROLE

PETIT ÉLOGE
DE LA COULURE

*fl*ré
ex
10*ns*S

UN PROFESSEUR QUI S'EN VA

Dans cette rubrique Lyon-Mariste propose à votre réflexion un texte ayant trait à la conduite scolaire.

Un professeur, quand il s'en va, abandonne son troupeau comme un mauvais berger ; il remise son vieux cartable, renouvelé tous les trois ans pour cause de pesante fatigue, ses stylos rouges, ses feuillets indéchiffrables, ses cahiers capharnaüm ; un professeur qui s'en va donc ne laisse pas de testament ; il a participé à la fête de l'esprit et du cœur ; il fut du bond et du festin, comme l'écrivait Char ; il laisse à d'autres le soin de faire résonner avec une folle raison l'alphabet des astres, d'offrir de nouvelles agapes en fonction de leurs talents. Il ne peut oublier que s'il fut présent à cette tâche (et il aurait pu faire mille autres choses !), c'est avant tout par admiration pour les instituteurs et quelques rares professeurs qui lui ont enseigné l'émerveillement et le goût pour le savoir, parce qu'aussi il y aurait une misère plus grande que celle du corps à ne pas partager le pain poétique et spirituel et qu'en outre, en entrant dans la maison mariste, il y a trente-six ans, il fut ému par celui qui l'engagea. Ce dernier eut sur lui un regard bienveillant, rempli d'espérance et de confiance en ce qu'il pourrait faire. Et, de fait, au fil des saisons d'école, il ne put que tenter d'être fidèle à cette confiance première.

Une mélancolie native de Saturnien misanthrope, un caractère ronchon, bougon, « jamais content » paradoxalement ne l'empêchent pas de donner de la joie et de paraître un tantinet gentil. Il s'étonne même que sa parole puisse susciter le plaisir de penser, qu'il y ait du bonheur à enseigner des méthodes, à tracer des sentiers de savoir ; la vie de l'esprit, c'est « tirer des bords » sur des mers houleuses de dogmatisme, de suffisance, de bêtise, d'ignorance et de clichés, ou c'est, en randonneur, s'élancer vers quelque cime pour se rapprocher de son étoile et du vrai et du beau... Le prof de prépa qui est le spécialiste de rien (du moins le pense-t-il) est un « passeur » qui fait traverser sur l'autre rive des êtres qui le dépasseront et qu'il abandonnera à leur liberté rieuse et à la promesse faite d'être eux-mêmes. Il sait, comme un certain saint Christophe légendaire, qu'il ne peut porter celle ou celui qu'il doit faire traverser, qu'il est bien imparfait dans sa tâche, qu'il est plein de fragilités, de manques et de nuit. Mais alors qui l'aide dans ces moments de fatigue du corps et de l'âme ?

Qui l'aide dans ces moments-là ? Cette part en le cœur qu'on appelle l'espérance ou Celui que d'aucuns ignorent ou refusent et dont il croit qu'il est seul juge de ses mérites ? Tout professeur est un « prophète » et non un maître séducteur ; si savant qu'il soit, il parle d'une voix qui n'a pas pour origine son seul savoir, ni sa maîtrise, ni ses compétences ; être de parole, de craie et d'encre, s'initiant mal à Power Point ou à Picasa, il est parfois inspiré et sème, sous le soleil des livres, ce qu'il ne moissonnera pas... comme les paysans des tableaux de Van Gogh peints en Arles. Parfois il est nullissime et s'en veut de ne pas être à la hauteur des heures confiées. Il adore les mots et les tableaux de maître, sans jouer l'esthète dandy ; il s'interroge encore et tente de ne jamais être dans la répétition stérile ; il redécouvre parfois ce qu'il a depuis longtemps découvert et le livre comme au premier jour ; du moins essaie-t-il de le faire. Finalement il a gardé une âme d'enfant et sa lucidité et sa raison s'efforcent de laisser place à la simplicité et à la limpidité. Il sait, tout en dispensant un savoir et des méthodes, qu'il a beaucoup appris des jeunes têtes auxquelles il enseigne et que, s'il a participé à la vie intellectuelle de cette maison, c'est aussi elle qui l'a construit.

● **JEAN-LOUIS RAVISTRE**

Extrait de son discours d'adieu aux élèves de khâgne,
le 5 juin 2013

REFONDER *la* LAÏCITÉ

POUR UNE LAÏCITÉ
POSITIVE ET ÉCLAIRÉE

*Dans cette rubrique la forme et le contenu du texte
sont de la seule responsabilité du signataire.*

Le modèle français de laïcité, qui fait figure d'exception dans le monde, me paraît aujourd'hui dépassé car il ne permet plus de résoudre les défis que la présence massive de religions diverses dans le paysage français multiculturel pose à notre modernité.

Depuis la loi de 1905 sur la séparation de l'Église et de l'État, la croyance religieuse s'est trouvée reléguée dans la sphère privée, et la laïcité s'est voulue, en France, garante du respect de la liberté de culte et de la liberté religieuse, incluant notamment la liberté de conscience de chaque citoyen. Il s'agit là, assurément, d'un acquis fondamental de notre modernité. La séparation de l'Église et de l'État, vécue de manière violente par beaucoup de catholiques, s'est aujourd'hui imposée à tous, y compris aux catholiques eux-mêmes, comme bénéfique pour les Églises puisque c'est un moyen de protéger la liberté de culte contre toute intrusion de l'État et contre tout risque d'instrumentalisation de la religion par la politique. Parallèlement, l'État a aussi retiré un bénéfice direct de cette

séparation puisqu'il s'est désormais émancipé de l'autorité qu'il puisait autrefois dans la religion pour trouver aujourd'hui en lui-même le fondement de sa souveraineté. Les trois principes de séparation de l'Eglise et de l'Etat, de neutralité de l'Etat et de ses institutions, et du respect de la liberté de conscience et de culte, constituent bien trois principes communs à toutes les démocraties laïques.

Mais s'il semble légitime, pour cette raison, de s'opposer vigoureusement à l'idée d'un « Etat confessionnel », en vertu du principe de « neutralité » de l'Etat démocratique et au nom du respect de la liberté religieuse de chaque citoyen, faut-il pour autant reléguer la croyance religieuse et son « expression » dans la sphère purement privée ? Ne faudrait-il pas plutôt opter aujourd'hui, ce qui va clairement dans le sens de la logique des démocraties libérales, pour un « pluralisme religieux de l'espace public » (sachant que l'espace public, à la différence de la sphère politique de l'Etat et de ses institutions, n'a pas nécessairement vocation à être « neutre ») ?

LES RAISONS DES LIMITES DU MODÈLE LAÏQUE FRANÇAIS ACTUEL

Il semble que le modèle français, celui d'une laïcité « négative » reléguant la croyance religieuse dans la seule sphère privée, a montré ses limites aujourd'hui pour au moins cinq raisons :

I Il se heurte à la montée en puissance de l'islam, et se révèle souvent incapable de gérer les conflits liés au port du voile, sinon par une réaffirmation incantatoire de ses principes (parfois jugés liberticides par certaines instances mondiales soucieuses du respect de

la liberté religieuse). Or l'une des difficultés rencontrées aujourd'hui vient autant de la difficulté de l'islam à intégrer les principes laïques qu'à l'incapacité de la laïcité française à comprendre l'islam. Interpréter le « port du voile » en termes d'aliénation de l'individu au groupe, revient à ignorer que, pour les femmes musulmanes, la liberté religieuse se décline moins en termes de « libre choix » que dans la possibilité offerte par l'Etat de pratiquer librement et sans entraves ses « devoirs sacrés », y compris au sein de la sphère publique, du fait de la forte exigence de l'islam en terme de « visibilité » au sein de la société.

2 Très souvent, la laïcité se transforme en laïcisme, c'est-à-dire en « idéologie de combat » à l'encontre des croyances religieuses. Au contraire, une saine laïcité se veut respectueuse de toutes les croyances religieuses, qu'elle doit plutôt veiller à faire cohabiter pacifiquement. Dans sa version la plus extrême, ce « laïcisme » va jusqu'à reléguer la croyance religieuse dans le simple domaine de la « superstition ». Il manifeste par là son incapacité à comprendre de l'intérieur le « phénomène religieux » et son ignorance des efforts déployés par toutes les grandes religions, notamment monothéistes, pour tenter d'articuler le rapport entre la foi et la raison, en vue d'aboutir à une rationalisation de la croyance.

Une idéologie athée et matérialiste tend ainsi, en France, à coloniser progressivement l'espace public sans jamais avouer officiellement son nom. Elle se caractérise essentiellement par son refus de la croyance religieuse sous toutes ses formes et par son « intolérance » à l'égard du « phénomène religieux », pourtant consubstantiel à l'humanité de l'homme si l'on en croit les études socio-ethnologiques à ce sujet.

Mais peut-on s'émanciper de la religion sans créer aussitôt de nouvelles formes de religiosité, souvent d'autant plus dangereuses qu'elles sont en réalité instrumentalisées par l'Etat à des fins idéologiques ? Si la religion a ses « fanatiques », la laïcité – ne l'oublions pas – a aussi ses « intégristes », ce qui explique que les instances internationales puissent s'inquiéter et juger la laïcité française « très agressive » à l'égard des croyances religieuses, en comparaison de ce qui se fait dans d'autres démocraties, pourtant « laïques » elles-aussi.

3 En outre, l'inculture religieuse croissante de la plupart des jeunes conduit à leur rendre inassimilable la majeure partie du patrimoine culturel européen, dont le judéo-christianisme constitue une composante essentielle. Rappelons que Régis Debray avait publié en 2002 un rapport accablant sur l'inculture religieuse de la jeunesse, en stigmatisant cette « laïcité d'incompétence » qui maintient les jeunes dans l'ignorance vis-à-vis de l'apport des religions à la culture. Cela est vrai sur le plan littéraire, philosophique ou artistique ou qu'il s'agisse de l'apport proprement politique des religions, notamment vis-à-vis des grands « idéaux démocratiques » (l'idéal de liberté, celui d'égalité et de fraternité, ou encore les « droits de l'homme », ont puisé leur source dans le terreau du judéo-christianisme). Enfin, privé de ses racines religieuses, l'individu moderne risque fort d'être la proie de toutes les idéologies à la mode et de toutes les manipulations médiatico-politiques, faute d'avoir pu s'enraciner dans une culture qui a largement façonné la figure du monde dans lequel il vit, mais à laquelle il devient, aujourd'hui, de plus en plus étranger. Plus préoccupant encore : une grande partie des jeunes d'aujourd'hui qui n'ont pas pu bénéficier, dans leur famille, d'une éducation religieuse digne de ce nom, assimilent bien souvent la religion à des « clichés » extrêmement réducteurs, clichés souvent véhiculés

par des médias partiaux et par ce « laïcisme » dont nous soulignons plus haut la profonde malhonnêteté intellectuelle à l'égard des religions – une malhonnêteté qui confine parfois à l'obscurantisme que cette « pseudo-laïcité » prétendait pourtant combattre.

4 La privatisation de la croyance religieuse conduit aussi à faire le jeu des sectes et à favoriser le repli communautariste pourtant si décrié. N'ayant pas le sentiment d'être représentés dans l'espace public, dès lors que celui-ci est privé de toute référence religieuse et que les décisions publiques sont prises en faisant abstraction des convictions profondes qui animent les citoyens, le danger peut être, pour certains individus, de se replier sur leur communauté, avec le risque de violence et de fanatisme généré par ce « repli ». Ce n'est pas un hasard si ce sont les représentants des croyances les plus « fondamentalistes » qui souhaitent préserver la croyance religieuse dans la sphère privée, sans doute par peur du « débat démocratique » au sein de l'espace public. Et ce sont également les sectes qui profitent de cette « privatisation » du religieux, c'est-à-dire de cette totale absence de repères religieux, notamment chez des jeunes sans culture religieuse et sans identité forte, et dont la quête de sens fait d'eux la proie idéale pour toutes les formes d'endoctrinement.

5 Enfin, l'un des principaux principes de la laïcité est celui de la neutralité de l'État et de ses institutions. Or il arrive souvent que l'enseignement laïque à l'école soit le premier à violer le principe de neutralité laïque. C'est le cas dans le domaine de l'histoire, lorsqu'on présente le Moyen-âge comme un âge « obscurantiste » (mesurant le progrès à travers le seul critère de l'industrialisation), lorsqu'on fait l'apologie de la Révolution française de 1789 sans parler de la Terreur de 1793 et du massacre des paysans

vendéens (incluant les femmes, les enfants et les vieillards) avec pour seul prétexte que leurs idéaux n'allaient pas dans le « sens de l'histoire ». C'est aussi le cas lorsque l'enseignement scientifique tombe dans un scientisme étroit, qui méconnaît les présupposés méthodologiques et les limites de la rationalité scientifique pourtant fortement soulignés par les plus grands philosophes modernes de Kant à Merleau-Ponty. C'est le cas, par exemple, lorsque le cours de biologie présente comme « scientifique » une théorie comme celle du Gender, qui n'est, tout au plus, qu'une hypothèse sociologique, par ailleurs contestable et contestée. Ou encore lorsque le même cours de biologie affirme péremptoirement que l'apparition de la vie et son évolution, aussi bien que celle de la conscience, sont le seul fruit du « hasard », sans s'interroger sur le statut épistémologique de cette affirmation.

La philosophie, en revanche, est moins tenue à cette exigence de neutralité, tant il est vrai que la pensée en quête de sens et de vérité est toujours située et engagée. Mais un enseignement philosophique qui, par exemple, ne parlerait que de Marx, Nietzsche ou Sartre, sans évoquer saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Pascal, Hegel, Kierkegaard, Bergson..., serait pour le moins partiel et franchement idéologique. Lutter pour la neutralité de l'enseignement laïque, c'est donc plutôt commencer par reconnaître que beaucoup de discours sont idéologiquement situés et que la revendication de « neutralité » n'est bien souvent que le masque d'une idéologie officielle.

VERS UNE LAÏCITÉ OUVERTE : « L'ÉTHIQUE DE LA DISCUSSION » ET LA JUSTIFICATION PUBLIQUE DES CROYANCES

Le problème se pose ainsi de l'interprétation que nous faisons en France de la laïcité, car la liberté de conscience est inséparable de la liberté d'expression, y compris dans l'espace public. Or l'espace public démocratique est parfois perçu, en France, comme un espace qui serait « neutre », au sens où toute conviction religieuse serait exclue. Il y a là une confusion entre la nécessaire neutralité de l'État et de ses institutions (corrélât nécessaire de la liberté religieuse, qui implique le refus de toute religion d'État) et l'espace public démocratique, qui doit au contraire, selon nous, être « ouvert » à l'expression de toutes les convictions, qu'elles soient « religieuses » ou « athées ». Le modèle de « l'éthique de la discussion » et de la « pluralité religieuse de l'espace public », que l'on doit au philosophe Habermas, nous paraît beaucoup plus adapté au développement de la démocratie libérale, alors que le modèle dominant en France nous semble participer d'une vision archaïque.

Habermas montre en effet que l'espace public démocratique doit permettre à toutes les convictions, religieuses ou non, de s'y exprimer, pourvu qu'elles soient « rationnellement argumentées ». Il s'agit donc d'obliger les croyants (comme les athées) à défendre leurs convictions en les argumentant, et en évitant les « arguments d'autorité » du type : « la Bible a dit que... », « le Coran a dit que... ». C'est la condition pour que celles-là soient « audibles » par tous, y compris par ceux qui ne partagent pas ces croyances, mais qui peuvent reconnaître – ou non – la validité de l'argumentation déployée par tous ceux qui entendent participer au processus de « délibération publique ». Au final, la « décision politique », qui est le résultat de ces délibérations, doit s'appuyer sur

un « consensus par recoupement » qui permet à l'argument le plus convaincant rationnellement, autrement dit le plus « raisonnable », de l'emporter.

A titre d'exemple, supposons qu'il faille débattre, à l'Assemblée, sur un sujet « éthique », comme celui de l'avortement : s'il est souhaitable que tous les représentants des différentes religions puissent participer à la délibération, doivent d'emblée être exclus les « arguments » des croyants s'appuyant sur le caractère sacré de la vie humaine, car un tel argument est inaudible dans l'espace public pour celui qui ne partagerait pas la croyance, religieuse, dans le caractère sacré de la vie humaine. En revanche, s'interroger raisonnablement sur le « statut » de l'embryon, sur le « flou » et l'arbitraire de la loi (qui autorise l'avortement jusqu'à douze semaines – pourquoi douze ?) et son absence apparente de fondement rationnel, ne peut qu'être profitable aussi bien aux croyants qu'aux non-croyants, sommés les uns comme les autres de justifier devant la raison leurs positions respectives. On voit qu'il s'agit d'étendre à toute discussion publique le modèle qui est déjà pratiqué, à échelle réduite, au sein des comités d'éthique, en évitant, notamment, de soumettre la « décision politique » au seul vote arbitraire de l'Assemblée. En effet, le « consensus par recoupement » ne peut s'obtenir que sur la base d'un accord qui, parce qu'il est « raisonnable », ne peut que tendre à l'unanimité, et ce alors même que la décision ne sera pas forcément partagée par tous : ce qui compte, ce n'est pas tant d'adhérer à la décision prise que de reconnaître la validité de l'argumentation qui la justifie, en supposant que tous les protagonistes de la discussion soient capables de faire un usage « public » de leur raison. Au final, ce que doit faire émerger ce processus de justification, c'est moins une vérité dogmatique, comme telle toujours contestable et sujette à caution à cause du « polythéisme des valeurs », qu'une opinion éclairée par ce processus lui-même.

On peut objecter que fonder la « décision politique » sur la seule rationalité d'une procédure argumentative risque fort de reconduire à des débats et à des délibérations interminables, car qui peut dire ultimement qu'un argument est « meilleur » qu'un autre argument ? Mais sans doute l'erreur est-elle ici de réduire la rationalité à sa seule dimension argumentative. En tant que faculté de juger et de discerner, la raison est aussi ce « bon sens » qui permet, entre deux options également argumentées, de trancher en faveur de l'option la plus « raisonnable », parce qu'elle a fait, dans le temps, « l'épreuve » de sa validité. Ainsi, le principe de précaution devrait s'appliquer aux décisions politiques quand le recul n'est pas suffisant pour juger que l'option nouvelle est parfaitement viable, ou que ses conséquences, à long terme, ne sont pas suffisamment maîtrisées par des enquêtes et des études sérieuses, conduites par des experts qui interviennent pour « éclairer » la décision.

En tout cas, la procédure argumentative reste nécessaire, comme étant la condition de la recevabilité de la décision politique dans l'espace public. A ce titre, une conviction d'origine religieuse, lorsqu'elle est rationnellement argumentée, est digne de considération, et la rejeter a priori, sous prétexte que les convictions d'origine religieuse n'ont pas à intervenir dans un « débat public », revient à faire comme si le croyant était incapable de faire un « usage public » de sa raison, ou comme si l'athéisme était de soi plus rationnel, ce qui reste un jugement à discuter. En ce sens, disons-le clairement : si manque de foi il y a chez ceux qui s'inquiéteraient de cette laïcité positive, ce manque de foi est d'abord un manque de foi dans la raison et dans sa puissance unificatrice et réconciliatrice, grâce à « l'épreuve de l'argumentation » à laquelle tous doivent se soumettre.

LES AVANTAGES DE LA LAÏCITÉ POSITIVE ET DE LA RÉHABILITATION PUBLIQUE DES RELIGIONS

Ce processus de justification par la discussion et la délibération au sein de l'espace public présente, en outre, de multiples avantages :

- Il renforce le lien social et met fin au repli communautariste : si chaque croyant peut se sentir « représenté » dans ses croyances par la délibération publique, il acceptera d'autant plus la décision finale, même s'il ne la partage pas, qu'il aura le sentiment que ses avis ont été pris en compte et écoutés. Par là même, il se sent davantage partie prenante du « consensus démocratique » qu'une démocratie digne de ce nom doit chercher à promouvoir. Car c'est bien souvent le manque de reconnaissance des croyances d'un individu ou d'un groupe qui génère, par réaction, la violence et la ghettoïsation communautariste, ce qui délite le lien social et affaiblit, du même coup, la participation à la vie publique démocratique.

Un exemple de ce délitement, lié à la non-prise en compte de la perspective des croyants, peut être illustré par la récente loi ouvrant le mariage et l'adoption aux couples homosexuels. Les croyants de diverses confessions, qui étaient presque tous opposés à cette loi à cause de ses conséquences sur la filiation (le risque étant de créer de nouvelles discriminations contre les enfants élevés par des couples homosexuels, privés par la loi de la bipolarité parentale pour la construction de leur identité), ont eu le sentiment que leurs positions étaient caricaturées, étouffées et méprisées dans l'espace public.

La conséquence de ce « non-débat » est la fragilisation du lien social, certains croyants se méfiant désormais de plus en plus des « médias » et commençant à perdre confiance dans la légitimité des institutions républicaines. En effet, si c'est désormais le groupe le mieux « représenté » dans l'espace

public, celui dont le lobbying est le plus puissant, qui impose sa loi avec le relais complice des médias, se dénature du même coup l'idéal démocratique en une sorte de « tyrannie des minorités » qui fait sombrer l'Etat dans le « clientélisme », tout en créant, dans la société, des fractures de plus en plus profondes, qui mettent en péril la paix civile.

Certes, dans une société devenue très hétérogène, les valeurs divisent les citoyens. Cependant, une « communauté de citoyens » ne peut se souder durablement sans s'accorder sur certaines « valeurs minimales », partagées de manière consensuelle par tous (comme par exemple la liberté, l'égalité et la fraternité en France), car c'est autour de telles « valeurs » qu'il est possible de fonder un « vivre ensemble » et un véritable « lien civique », qui puisse élever l'individu au-dessus de sa communauté particulière – et ce malgré les interprétations très différentes que l'on peut faire de ces « principes de base », selon la communauté d'appartenance qui est la nôtre.

● Cette « laïcité positive » conduit à une « réhabilitation publique » des religions au nom de la raison. Comme l'a montré Marcel Gauchet, le pluralisme religieux de l'espace public démocratique, lorsqu'il est intégré par l'ensemble des citoyens, conduit à la pacification des croyances, en neutralisant le potentiel de violence qu'elles contiennent de par leurs visées absolutistes. Ce n'est pas la « foi » en elle-même qui génère le fanatisme, mais la tendance à l'exclusivisme de la croyance, c'est-à-dire la tendance à exclure de son champ les autres formes de croyances. C'est d'ailleurs aussi le cas du laïcisme (qui est une forme de « fanatisme non-religieux ») lorsqu'il ne respecte plus cette diversité des croyances, et tend à vouloir imposer son hégémonie dans l'espace public, en discréditant toute expression publique d'une conviction religieuse. Le « pluralisme religieux de l'espace public » garantit, en revanche, la tolérance mutuelle et la pacification

des croyances, grâce à la rationalisation impliquée dans le processus de justification et dans la discussion publique. Par là même pourrait se développer une « culture démocratique » de la relativisation. Cette relativisation ne concerne que l'expression des convictions et non les convictions elles-mêmes. Elle est le moyen permettant à l'autre de penser ou de croire différemment, et la condition d'un véritable « vivre ensemble ».

En outre, cette « relativisation » de ses croyances, se fera d'autant plus facilement que l'Etat aura encouragé les citoyens à la connaissance d'autres traditions et d'autres convictions que les siennes, s'il est vrai, comme nous le montrions plus haut, que c'est l'ignorance et l'enfermement de l'individu dans ses seules croyances exclusives qui sont source de conflit. En vue de la réalisation de ce « projet éducatif », on pourrait imaginer la mise en place d'un « cours de religion », à partir de la sixième et jusqu'à la terminale, qui puisse transmettre à l'ensemble des élèves l'histoire des différentes religions actuellement existantes, leurs fondements théologiques, le sens de leurs « rites » et de leurs pratiques culturelles, leur apport culturel, etc. On pourrait, pour cela, faire appel à des intervenants issus de ces différentes religions pour présenter leurs propres croyances, avec assez de distance et en évitant de critiquer les autres attitudes spirituelles. A l'étude ordonnée des grandes religions s'adjoindrait un cours sur l'athéisme et ses développements, étant entendu que la laïcité implique aussi, nous l'avons dit, le droit de ne pas croire.

En revanche, il faut s'opposer à l'idée, qui a prédominé jusqu'à la Révolution française, que les grandes religions pourraient encore structurer l'ensemble de la vie sociale, en s'attribuant dogmatiquement le monopole du croire et en régulant l'organisation générale du sens de la vie. L'individualisation moderne de la croyance, le processus de

sécularisation et la perte de vitesse des grandes institutions traditionnelles comme l'Église, au moins en Europe, semblent montrer le caractère irréversible du processus entamé. Marcel Gauchet a d'ailleurs montré que ce processus de sécularisation et de « sortie de la religion », a été initié par le christianisme lui-même. Le christianisme a, en effet, rendu possible l'émancipation de l'État vis-à-vis de la religion, d'abord par la désacralisation du Roi (qui tiendra désormais son autorité de sa fonction, et non plus de sa personne, comme c'était le cas dans les religions romaines ou égyptiennes), ensuite par la reconnaissance de l'autonomie du pouvoir politique, dans son ordre propre, vis-à-vis de toute tutelle religieuse, à cause de la « séparation » introduite par le Christ entre « ce qui est à César » et « ce qui est à Dieu ». Il ne s'agit donc pas d'attendre ou d'espérer que les religions viennent structurer de nouveau la vie sociale, mais seulement de faire que chaque citoyen puisse se repérer dans le « monde des religions » sans s'y perdre, et qu'il puisse choisir sa religion – ou choisir de ne pas croire – librement, donc grâce à une connaissance réelle de la pluralité des options religieuses possibles.

● Enfin, cette « laïcité positive » conserve ce qu'il y a de meilleur dans les religions, en tant qu'elles sont source de sens et favorisent le dépassement de l'individu vers le souci de l'autre ainsi que l'engagement en faveur de la justice et de la solidarité sociale. Les sociétés actuelles sont devenues hyper-individualistes, et cet individualisme exacerbé gangrène la société actuelle, uniquement soucieuse des droits de l'individu, mais l'amenant souvent à négliger ses devoirs envers la société. En tant qu'elles apportent un sens à son existence et une espérance dans l'avenir à l'homme moderne, les religions ne sont pas simplement constituées de croyances arbitraires, elles véhiculent une certaine forme de « sagesse spirituelle » mûrie par une expérience souvent ancestrale. Ainsi ont-elles

souvent contribué à développer, en chacun, le souci de l'autre, le sens du service et de l'amour du prochain, le sens des devoirs de l'individu envers la communauté. On peut d'ailleurs se demander si une société d'athées, sans religion pour souder ses membres, peut encore être une société humainement « vivable », si elle n'est pas plutôt condamnée, à plus ou moins long terme, au délitement progressif du lien social et au chaos, faute d'un « idéal transcendant » auquel se consacrer ou se dévouer. Quoi qu'il en soit, la réhabilitation publique des religions, moyennant l'intégration de leur pluralité et le renoncement de celles-ci à toute visée « hégémonique » dans l'espace public, ne peut au contraire que favoriser l'intégration de l'individu dans la société, en lui donnant le désir de s'y engager, de la servir, et d'y exercer des responsabilités qui vont au-delà de la seule poursuite de son intérêt individuel et privé, favorisant également la solidarité sociale par le « sens du partage » qui est souvent au cœur de la foi religieuse.

A ce titre, on peut s'indigner légitimement de la présentation très simpliste et unilatérale qui est souvent faite des religions, en tant qu'elles seraient vectrices de « guerres » et de « conflits », alors que, dans les faits, les régimes et les idéologies ouvertement athées ont été infiniment plus meurtriers, en moins d'un siècle, que toutes les religions existantes réunies en plus de vingt-six siècles. En outre, la plupart des grandes religions (notamment le judéo-christianisme) ont été, bien au contraire, à l'origine de la construction d'hôpitaux, d'hospices pour les orphelins, de la prise en charge des personnes malades, de la lutte contre la pauvreté et pour la dignité de l'homme. Songeons, au-delà de quelques figures médiatisées comme Mère Térésa de Calcutta, l'abbé Pierre ou sœur Emmanuelle, à toutes les associations religieuses non-lucratives, et les innombrables personnes qui agissent dans l'ombre, et dont le dévouement puise sa source

dans une relation à Dieu nourrie par la prière et la foi. Toutes ces énergies déployées au service de l'homme révèlent ce qu'il y a de « meilleur » dans l'humanité. Aussi la volonté « d'arracher l'homme » à ses prétendus « déterminismes religieux », volonté que l'on rencontre chez certaines personnes qui font de la « laïcité » une sorte de nouvelle « religion d'Etat », ne peut finalement se faire qu'au prix d'une violence inouïe contre ce qui fonde l'identité humaine. Car cette identité n'est pas une abstraction désincarnée, elle s'enracine dans une culture particulière qui la façonne et qui contribue à lui donner un « visage » authentiquement humain.

Mais il faut aussitôt ajouter que l'Etat doit aussi permettre à l'individu qui le désire de s'élever au-dessus de sa religion d'origine, de rejoindre une nouvelle famille de pensée ou de devenir athée, en lui ouvrant la connaissance des autres options possibles...

● **CHARLES-ERIC DE SAINT-GERMAIN**

Ancien professeur de philosophie à Sainte-Marie Lyon ; a publié récemment : « Cours Particuliers de Philosophie », I et II, Ellipses

Cet article a été proposé par Xavier Dufour qui a participé à sa mise en forme.



LES
YEUX
FERTI
LES



PETIT ÉLOGE
DE LA
COULURE

de Cimabue à Yan Pei-Ming



Jackson Pollock au travail

« *Ce qui est en jeu n'est ni plus ni moins qu'une irruption, comme un jaillissement singulier, de la vérité... au risque de défaire un moment toute vraisemblance représentative.* » *

Un prolongement du corps

Quand Jackson Pollock (fig.1) utilise à partir de 1946 le procédé du *dripping*, il porte l'art de la coulure à son point d'acmé. Le *dripping* consiste à faire couler de la peinture au-dessus de la toile étalée sur le sol, à partir d'une boîte percée ou d'un long pinceau. La peinture s'écoule goutte à goutte pour former un réseau de lignes qui s'entrecroisent, libres de toute représentation, seulement guidées par le bras et le corps de l'artiste dans une sorte de danse instinctive. Plus encore que les autres artistes américains de l'action painting ou de l'expressionnisme abstrait de l'après-guerre tels que Clyfford Still, Robert Motherwell, Franz Kline ou Willem de Kooning, Jackson Pollock incarne une nouvelle façon d'envisager l'espace du tableau, non comme un espace mental, mais comme un prolongement du corps qui exalte la spontanéité de l'artiste et manifeste avec éclat que la peinture est d'abord un élément liquide qui produit de l'informe, alors que l'art occidental s'est efforcé, tout au long de son histoire, de donner forme à cette liquidité, de maîtriser cette matière par essence indomptable.

En effet, dans la peinture classique ou néo-classique, la coulure n'est pas de mise. Elle fait tache. Elle est impure. La trace du pinceau sur la toile est la plupart du temps bannie. L'artiste se doit d'éliminer tout ce qui est ressenti comme une

* Georges Didi-Huberman in *Devant l'image*, Les Editions de Minuit, 1990

maladresse, un « ratage » ou une faute de goût, voire une souillure : nulle coulure ne doit entacher la facture lisse et la perfection formelle de l'œuvre, nulle éclaboussure ne doit compromettre l'idéal artistique du peintre qui, depuis la Renaissance, affirme la supériorité du dessin sur la couleur et proclame la nature intellectuelle de l'activité picturale. C'est pourquoi la liquidité informe de la matière doit disparaître au profit d'une forme pure qui reflète la pensée de l'artiste. C'est ce que les théoriciens italiens du Beau idéal comme Vasari et Bellori ont appelé le *disegno*. A rebours de la peinture traditionnelle, l'œuvre de Pollock donne à voir l'essence de son médium, ses qualités de liquidité, que la plupart des artistes avant lui s'employaient justement à dissimuler, comme s'ils voulaient à la fois débarrasser la peinture de sa pesanteur matérielle et prouver qu'elle est d'abord et avant tout une œuvre de l'esprit et non une simple technique artisanale : « *La Pittura e cosa mentale* », déclare Vinci, soucieux d'affirmer son statut d'artiste. Cependant, à force de viser une sorte d'impassibilité marmoréenne, sans trace ni tache, sans coulure ni éclaboussure, la peinture finira par s'enliser dans les perfections sclérosées et les froids glacis de l'académisme. A la fin du 19^e siècle, un écrivain comme Huysmans prendra la mesure de ce naufrage en critiquant vertement les thuriféraires de l'art officiel, et il sera impitoyable à l'égard de la peinture d'un Cabanel ou d'un Bouguereau : « Ce n'est même plus de la porcelaine, c'est du léché flasque. » Or, les écoulements créés par Jackson Pollock nous rappellent simplement (et magistralement) que la peinture est d'abord un sport de combat, le combat toujours recommencé de l'artiste avec la matière - une matière changeante, ductile, insaisissable, une matière vivante qu'il faut prendre à bras-le-corps avec la plus grande énergie pour éviter qu'elle ne s'épuise dans les conventions émoussées et doucereuses de l'art pompier.

Le corps du Christ

Cependant il serait faux de prétendre que la coulure est absente de la peinture traditionnelle. On en trouve des traces, si l'on peut dire, dès les 12^e et 13^e siècles, dans la peinture florentine et siennoise de Cimabue et de Duccio, en particulier dans les crucifixions, quand il s'agit de représenter le sang du Christ qui jaillit de ses stigmates et s'écoule le long de la croix jusqu'au crâne d'Adam. Par la suite, quelques-uns des plus grands artistes des siècles passés, et parfois même des artistes dits mineurs, utiliseront la force expressive et dynamique de la coulure pour donner vie à leur composition, comme s'ils voulaient échapper ainsi aux stéréotypes et aux codes immuables qui régissent la peinture à chaque époque et la sauver d'un formalisme ennuyeux qui paralyse l'imagination. En effet, pour représenter le sang du Christ, l'artiste laisse la peinture s'écouler sur la toile de façon presque aléatoire, comme si, l'espace d'un instant (mais un instant décisif, essentiel), il donnait libre cours à sa fantaisie. Certes, une fantaisie maîtrisée et signifiante, mais libératrice. L'informe, parfois invraisemblable, de cet écoulement sauve la peinture de ses formes figées et stéréotypées, et souligne que l'art religieux ne vise pas seulement la ressemblance, mais aussi la Dissemblance, pas seulement l'imitation, mais plus profondément l'Incarnation, pas seulement l'imagerie, mais avant tout le Mystère. Dans les peintures de crucifixion, la coulure a donc une valeur symbolique et religieuse de première importance, mais aussi une valeur esthétique qui n'est pas négligeable, puisqu'elle dynamise la composition et révèle à la fois la nature liquide du médium que l'artiste travaille et le génie du peintre dont la rapidité d'exécution se distingue du geste laborieux et répétitif de l'artisan ; elle n'est plus une maladresse, elle est le signe de son brio et de son incomparable *ingenium*.



2



3



4

Dans la *Crucifixion* de Lorenzo Monaco du musée Lindenau d'Altenburg (fig.2), la couleur sang de la coulure se détache sur le fond d'or et donne vie à la peinture. Avec quelle agilité gracieuse et allègre les anges récoltent la matière précieuse qui s'écoule du corps du Christ, juste au-dessus des têtes de saint Benoît et saint Romuald qui, enveloppés dans leurs grands habits blancs de camaldules, s'abîment dans la contemplation ! Avec quel recueillement saint François, agenouillé au pied de la croix, embrasse le bois le long duquel se répand la coulure salvatrice ! Cette coulure semble exprimer à la fois ce qui nous échappe, ce que nous ne comprenons pas, ce qui est indicible et mystérieux, ce qui nous tourmente et nous console, ce qui nous sauve et nous libère. Quant à Fra Angelico (fig.3), c'est avec un art consommé de l'épure qu'il fait apparaître sur les murs du couvent de San Marco les coulures sacrificielles : ça coule, ça gicle, ça dégouline sur le fond monochrome, mais avec une sorte de grâce et de légèreté vraiment angéliques. Il y a de l'ineffable, mais point d'effroi, dans ces coulures de sang que contemple saint Dominique avec l'humilité et la confiance de celui qui sait le sens de ce sacrifice et qui le reçoit comme un don de Dieu. Dans le *Retable de saint Denis* (fig.4) commandé, avant 1416, pour la chartreuse de Champmol aux portes de Dijon, à l'un des derniers représentants du style gothique international, Henri Bellechose, peintre en titre de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, la force plastique de la coulure souligne la dimension sacrificielle du sujet : à la longue traînée de sang qui s'écoule, invraisemblable, de la poitrine du Christ jusqu'au bas de la croix en passant par son ventre et ses jambes (longeant ainsi l'axe central de l'œuvre qu'est la croix), répondent en un écho symbolique et mystique les petites coulures qui s'échappent du chef tranché de saint Denis, décapité avec ses deux disciples Rustique et Eleuthère. Au sacrifice du Christ répond plus modestement le martyre du saint dont la tête semble embrasser humblement



5



6

le bas de la croix. Dans un feuillet isolé du Schnütgen Museum de Cologne (fig.5), datant du 14^e siècle, une effusion de liquide rouge recouvre le Christ jusqu'à la défiguration. A peine reconnaissable, son corps est devenu une plaie béante. L'artiste anonyme – un moine cistercien – ne s'intéresse pas vraiment à la mimésis : dans un acte presque instinctif de peinture qui viole l'iconographie traditionnelle, il donne à voir la chair sanglante du Sauveur. Le Christ n'est pas représenté au sens classique du terme, il est littéralement oint avec de la couleur rouge. La peinture fait tache, non par provocation, mais comme pour martyriser le regard mystique du dévot et laisser couler en lui la blessure saignante de son cœur¹.

Au fil du temps, en particulier dans la peinture flamande et germanique du 16^e siècle, puis dans la peinture

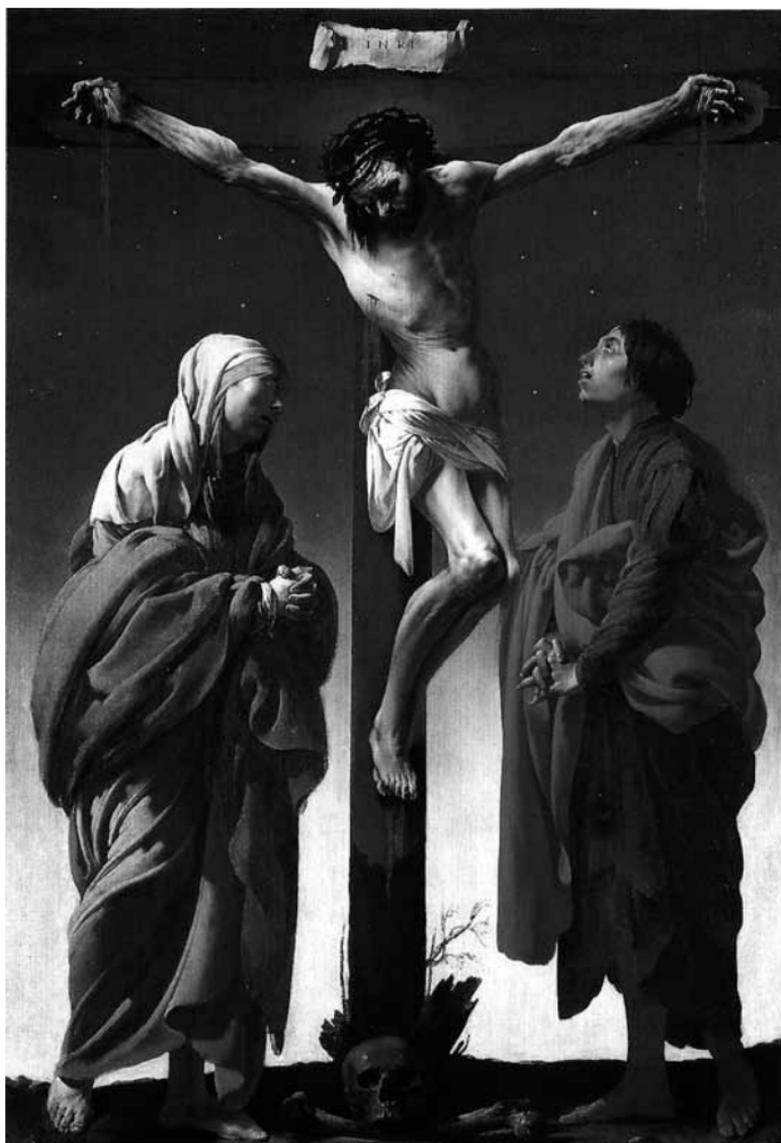
¹ La racine grecque du mot «Christ» signifie «oint». Pour une analyse plus complète de ce feuillet, on peut lire les pages remarquables que lui consacre Georges Didi-Huberman dans son ouvrage intitulé *Devant l'image*.



7

baroque du 17^e siècle, le motif de la coulure devient de plus en plus présent et gagne encore en expressivité. Voyez avec quelle rugueuse délicatesse le sang s'écoule du clou qui transperce les pieds du Christ dans le célèbre *Retable d'Issenheim* de Grünewald (fig.6), voyez comme les gouttes de sang tombent des doigts de pieds du Supplicié et résument à elles seules le drame qui se joue. Voyez avec quelle vigueur horrifiée les pinceaux d'Altdorfer (fig. 7) et de Cranach exacerbent dans leurs tableaux la souffrance du Christ en laissant couler la peinture à plusieurs reprises sur le visage et le corps du Crucifié dans un *dripping* qui combine hasard et maîtrise. On pourrait multiplier les exemples de ces coulures qui dynamisent ainsi les représentations picturales de la Passion. Citons comme dernier exemple (fig.8) l'étonnant tableau baroque de Brughghen (*Crucifixion avec la Vierge et saint Jean*, The Metropolitan Museum of Art, New York) dont la verticalité de la composition est ponctuée avec vigueur par quatre grandes coulures rouges

qui ne visent aucunement la ressemblance, comme si l'artiste mettait cet écoulement en apesanteur (entre ciel et terre) afin de signifier le pouvoir salvateur du sacrifice et le Mystère de la Passion. Chaque fois que l'on s'approche d'une crucifixion pour en admirer les détails, on est étonné par la variété de ces coulures dont certaines sont d'un (ir)réalisme stupéfiant et paradoxal : parce qu'elles ressemblent vraiment à du sang (elles en ont la couleur et la matérialité, elles sont une pure illusion) ; parce qu'elles ne ressemblent pas du tout à du sang (elles ont la liquidité et la fluidité de la peinture, elles *sont* de la peinture et se donnent pour ainsi dire à voir comme telle). Certaines se terminent parfois par une goutte de peinture en relief qui ressemble si bien à une goutte de sang séchée que, tel saint Thomas, on aimerait la toucher du doigt pour mesurer la matérialité concrète de cette illusion picturale, de ce mentir plus vrai que nature, qu'aucune reproduction ne saurait rendre *véritablement*. Et dans le même temps l'œil appréhende cette goutte comme un morceau de peinture qui émeut le regard par sa pure présence et qui semble nous susurrer malicieusement : « Ceci n'est pas une goutte de sang ». Dans les peintures de crucifixion, la coulure, par ses dissemblances plus ou moins invraisemblables, dit à la fois l'impuissance de la peinture à figurer l'Infigurable qu'est le corps du Christ quand elle vise la simple imitation, et sa mystérieuse vertu quand elle se donne à voir humblement comme un vestige de la vraie image, comme une esthétique de l'approximation qui a simplement le désir de tendre vers l'inaccessible image. Selon G. Didi-Huberman, dans l'ouvrage qu'il consacre à Fra Angelico, il s'agirait d'« une esthétique *ad imaginem Dei*, la particule *ad* indiquant tout à la fois son imperfection – son impossible objet, l'inaptitude de ses moyens –, et la perfection de son enjeu ; ce que saint Thomas appelait lumineusement, toujours parlant de l'image, *finis sine termino*. »



Avec le temps, plus la peinture se fige dans les recettes convenues et toutes faites de l'académisme, moins la coulure est présente ; il semblerait même qu'elle disparaisse dans la peinture sulpicienne du 19^e siècle. Malraux date la naissance de la peinture sulpicienne avec l'oeuvre des peintres baroques de l'Ecole bolonaise, comme les Carrache et Guido Reni : « Le style Saint-Sulpice commence à Bologne, de même que celui de la bourgeoisie triomphante et celui des Etats totalitaires : tous les pompiers sortent de la même caserne », dit-il avec sévérité et drôlerie, et, il faut bien le dire, une certaine mauvaise foi². Cependant, est-ce un hasard si la coulure a, semble-t-il, disparu d'un grand nombre de crucifixions qui ornent les églises au 19^e siècle comme si les artistes préféraient en donner une image édulcorée et, pour ainsi dire, aseptisée, quitte à lui ôter force et signification, quitte à lui faire perdre sa réelle présence, quitte à rendre incompréhensible ce scandale qu'est la Passion du Christ ? Dès lors, faut-il s'étonner qu'à l'aube du 20^e siècle la principale ambition des artistes modernes soit de renouveler une peinture engluée dans ses conventions et devenue obsolète ? Comment la faire renaître ? Comment lui redonner un peu de cette vitalité qu'elle a perdue ? Quel rôle la coulure peut-elle jouer dans cette renaissance ?

²Rien de moins pompier que *La Crucifixion*, dite des Capucins, de Guido Reni, l'un des plus beaux tableaux de la pinacothèque de Bologne, à la fois puissant et sobre, et sans aucune coulure... Rien de moins académique que *Le Christ mort* d'Annibale Carrache (Staatsgalerie, Stuttgart) qui donne à voir, dans un saisissant raccourci, le corps du Supplicié couvert d'une multitude de coulures sanguinolentes qui dégoulinent des stigmates. Deux peintures dignes d'appartenir à notre Musée Imaginaire...

Le cri du corps

Dans les dernières années de sa vie, avant de mourir tragiquement dans un accident de voiture, Jackson Pollock revient à la figuration³, comme s'il pressentait soudain que l'abstraction lyrique risquait d'aboutir à une impasse. Tout en gardant sa technique du *dripping*, il fait surgir du chaos des coulures la figure humaine, qui, telle une apparition, émerge lentement de la matière. Des visages surgissent, encore informes, mais d'une grande intensité, comme engendrés par la matière liquide. Le peintre américain n'aura point de disciple ni de suiveur à proprement parler. Néanmoins, si la peinture figurative renaît aujourd'hui de ses cendres (encore brûlantes), elle le doit, en particulier, à cet art de la coulure qui fut mis en pratique par Jackson Pollock et les maîtres de la peinture gestuelle. Aujourd'hui, on assiste à un renouveau de la peinture figurative qui est largement redevable aux recherches picturales initiées par l'action painting. La coulure en est l'une des composantes essentielles, quel que soit le sujet traité (paysage, portrait, peinture d'Histoire...). L'un des artistes les plus représentatifs de ce renouveau de la peinture occidentale nous vient... de Chine. Il s'agit de l'artiste franco-chinois Yan Pei-Ming, qui pratique la peinture comme un art martial. Il faut l'avoir vu attaquer la toile avec force coups de brosse pour mesurer combien la peinture est pour lui un cri de guerre qui est pure libération d'énergie, combien éclaboussures et coulures sont les traces – les stigmates – d'un combat à la fois violent et parfaitement maîtrisé.

³ Deux exemples caractéristiques de ce retour à la figuration : *Number 7*, 1952 (Metropolitan Museum of Art, New York) et *Portrait and a Dream*, 1953 (Dallas Museum of Fine Arts).



Arrivé en France en 1980, Yan Pei-Ming se fait connaître en peignant la seule figure chinoise que les Occidentaux sont capables de reconnaître : Mao Tsé-Toung (fig.9). Tout en reprenant certains codes des portraits officiels qui idéalisent le Grand Timonier, il les dynamite de l'intérieur. Tout à coup, Mao, figé qu'il était sous le poids sclérosant de la peinture de propagande, (re)prend vie sous les assauts énergiques du pinceau de l'artiste. Les coulures blanches, projetées sur la toile avec la précision des calligraphes chinois et la fulgurance des expressionnistes abstraits, sont doublement une provocation : à l'égard de la propagande communiste chinoise qui impose un art lisse et aseptisé, une vision mortifère de la peinture figurative ; à l'égard d'une certaine peinture occidentale qui, en refusant la figuration, s'enferme parfois dans un art décoratif et autoréférentiel tout aussi mortifère. Dans l'œuvre de Yan Pei-Ming, Mao n'est plus une simple image, il n'est pas non plus un portrait au sens traditionnel du terme : morceau de matière en un savant désordre assemblé, il frappe le spectateur par l'affirmation brutale d'un être dont le faciès, strié de coulures, acquiert une aura de mystère incomparable, celle d'une humanité demeurée primitive et bestiale, mais auréolée des prestiges atrocement fascinants du pouvoir.

La force de la coulure, c'est qu'elle permet à la fois de convoquer l'émotion et de la maintenir à distance, de créer du pathétique sans pathos. C'est le cas dans les portraits qui représentent le père de l'artiste sur un lit d'hôpital, quelques jours avant sa mort. Une version a été montrée dans les galeries

prestigieuses du Louvre à l'occasion de son exposition intitulée *Les Funérailles de Mona Lisa*. Une autre a été exposée à la fondation Maeght (fig.10) : c'est une peinture de très grand format qui présente le visage du père fixant le spectateur. La tête, isolée, se détache sur le fond blanc de l'oreiller et des draps. Le vieil homme est très malade, mais il se tient droit, les yeux grands ouverts, face à la mort qui vient le chercher. Dignité du visage dans le pressentiment douloureux de sa disparition prochaine, dans le dévoilement de sa vérité ultime. Derrière le rideau des coulures noires et blanches qui tombent en pluie drue sur le visage du vieillard, c'est la fragilité d'une existence qui disparaît à tout jamais. L'émotion pointe, violente, tragique, presque insoutenable. Un père regarde son fils, un fils regarde son père, et de ce dernier face à face, inévitable et nécessaire, naît un moment d'éternité picturale où chaque coulure résonne comme un cri dans la chair silencieuse de la peinture...

Cette force dramatique de la coulure est manifeste dans le superbe triptyque récemment exposé dans la chapelle de l'Oratoire à Nantes (fig.11). Dans cette œuvre, à la manière de Dürer dans ses autoportraits, Yan Pei-Ming se représente sous les traits du Christ livré aux affres de la crucifixion. La croix a disparu, mais le corps nu du Supplicié, les bras écartés ou la tête penchée comme le *Christ en croix* de Vélasquez du musée du Prado, suffit à suggérer l'image de la Passion. Bien sûr le génie de l'artiste ne peut se contenter de reproduire l'iconographie traditionnelle ; dans cette version confuciano-janséniste de la Passion, Ming nous donne à voir sa propre vision : celle d'une figure christique aussi épurée qu'un tableau de Philippe de Champaigne, un corps souffrant en lévitation dans l'espace qui exprime dans le même temps l'acceptation de la mort et son dépassement, la pesanteur et la grâce, la gravité du corps mourant soulignée par les coulures et la possibilité d'une ascension. Qu'un artiste d'origine asiatique, élevé dans un monastère bouddhiste, éduqué sous la férule du



Grand Educateur, ait l'audace de s'attaquer à l'un des sujets les plus importants de la peinture religieuse occidentale, ne manque pas de stupéfier le spectateur. Rares sont les peintres d'aujourd'hui qui osent se confronter au sujet. Il est vrai que la peinture de Ming réinvestit sans complexe les motifs les plus classiques de l'art pour leur redonner puissance et vigueur. Grâce à sa force expressive, la coulure contribue à cette régénérescence de la peinture figurative et insuffle aux œuvres du peintre chinois une intensité et un dynamisme qui animent la toile en profondeur⁴.

● **FABRICE TREPPOZ**



⁴Il y a malheureusement dans l'art contemporain un fétichisme de la coulure qui tend parfois à devenir chez certains peintres une nouvelle forme d'académisme un peu vaine et superficielle.





MESSE DE RENTRÉE

CINÉ-CLUB

VOYAGES

CLASSES SUPÉRIEURES



collè.
ge

MESSE *de* RENTRÉE *des* PROFESSEURS

Paul ne veut pas laisser dans l'ignorance les Thessaloniens en ce qui concerne le but de la vie et l'espérance qui en découle et en est le « moteur ». En cette période d'anniversaire du concile Vatican II, on peut se rappeler ces mots :

« On peut légitimement penser que l'avenir est entre les mains de ceux qui auront su donner aux générations de demain des raisons de vivre et d'espérer. » (GS 31,3)

« Le but que poursuit la véritable éducation est de former la personne humaine dans la perspective de sa fin la plus haute. » (Déclaration sur l'éducation chrétienne n°1)

Voilà donc notre rôle : témoigner, révéler que le but de la vie, c'est d'être avec le Seigneur et avec tous nos frères, toujours, et dès maintenant. Face aux difficultés, au mal, nous nous souvenons qu'avec le Christ il n'a pas le dernier mot. C'est l'espérance que nous donne la résurrection de Jésus. Oui, ça vaut le coup de lutter contre le mal ! C'est ainsi que nous sommes déjà unis au Christ, et que nous participons à son œuvre, à sa mission.

Quelle est-elle ? Jésus dit que s'accomplit avec lui ce qui est annoncé dans le livre d'Isaïe : porter la Bonne Nouvelle aux pauvres ; annoncer aux captifs la libération, aux aveugles le retour à la vue ; apporter aux opprimés la libération ; annoncer une année de bienfaits.

Jésus n'est pas venu annoncer des contraintes auxquelles il faudrait se plier, mais il donne sens à la vie, à la lutte contre le mal, contre tout ce qui empêche l'homme de vivre en communion avec Dieu et ses frères. C'est aussi notre mission. Et nous rendons grâce pour cette mission qui nous est confiée. Nous rendons grâce car nous ne sommes pas seuls pour la vivre : le Seigneur nous accompagne ! Mais la mission ne va pas sans difficultés. Jésus rencontre l'opposition, l'indifférence : face à lui des gens blessés, ancrés dans leurs habitudes, qui croient tout connaître, qui n'ont plus rien à découvrir de l'autre. Peut-être sommes-nous à certains moments de ceux-là ?

Alors, Seigneur, en ce début d'année scolaire, nous te demandons la grâce de ne pas être blessés, encombrés d'idées toutes faites, d'être ouverts à la rencontre, à l'accueil de l'autre, de toi à travers les autres. Donne-nous de n'avoir pas peur de nous laisser toucher, transformer par toi ! Et permets-nous de donner goût aux autres, aux jeunes, de te rencontrer, de te connaître, d'être avec toi toujours !

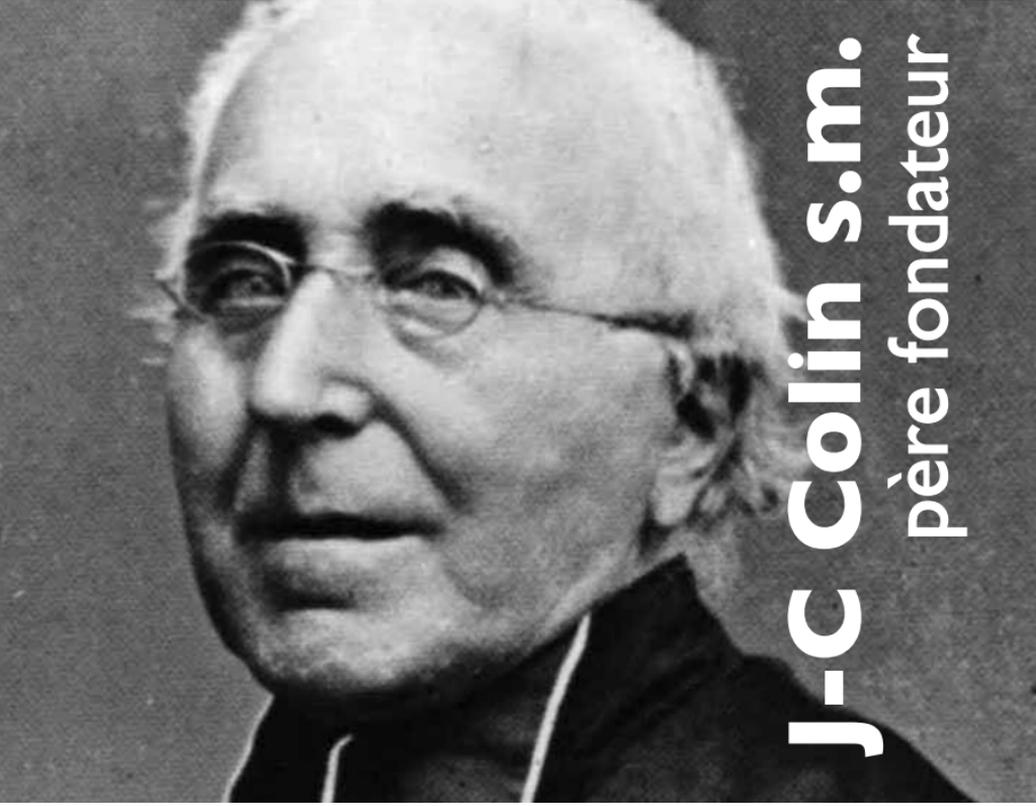
● **PÈRE FRANÇOIS CRISTIN,**
ancien élève, prêtre diocésain, responsable national des pèlerinages

Lectures du jour : 1Th 4, 13-17 ; Lc 4, 16-30

CENT VINGT ANS



31 mai - 1^{er} juin 2013, La Solitude



J-C Colin s.m.
père fondateur

120 ans de QUADRATURE du CERCLE

Cela fait donc cent vingt ans, comme le proclamait l'immense banderole accrochée pour l'occasion et visible des quais de Saône, voire de la colline d'en face, qu' « inconnus et comme cachés dans le monde », les Pères Maristes se mirent à accueillir en leur maison de jeunes esprits à instruire en toutes choses et en Dieu ; depuis cette première poignée de galopins nichés au creux de la maison de Puylata, gîte des Pères Maristes au pied de la montée Saint-Barthélemy, jusqu'à l'immense maison de plus de quatre mille élèves taquinant, par La Solitude, le sommet de la colline de Fourvière et, par La Verpillière, perçant l'Isère d'un coin d'académie de Lyon : cent vingt ans !

Cent vingt ans pour que, modeste héritier de ce lampion de 8 décembre que fut la naissance de notre maison, je puisse ironiser tendrement sur une banderole aux allures de bannière, sous laquelle, un beau jour de juin 2013, purent se rencontrer élèves, parents d'élèves, professeurs, éducateurs et employés actuels et anciens, sans parler d'un sénateur-maire socialiste et d'un archevêque primat des Gaules, le tout sous le regard de reporters du Progrès et de caméras de France 3-Rhône-Alpes.

« Inconnus et comme cachés dans le monde »... S'il est pourtant un mot d'ordre qui ne saurait s'afficher sur une banderole géante ni se marteler devant des caméras, c'est bien

celui-là. Peut-on vraiment, sans une ridicule fausse modestie, voire une bonne dose d'hypocrisie, se réclamer d'une telle devise à la face de toute une ville, en présence des autorités civiles et religieuses, tout en gardant, autrement que des lèvres, sa fidélité à un tel mot d'ordre ?

« Voyez comme nous étions petits, voyez comme nous sommes devenus grands ! » Naïve fierté qu'il n'est pas si facile, à la faveur de la joie d'une fête, de reconnaître comme une tentation. Pourtant, ce qui fit en ce jour de juin la profondeur de notre joie, c'est précisément de n'être pas devenus autre chose que ce que nous étions et ne saurions jamais achever d'être. Dès la pelouse d'entrée, c'est par l'histoire d'une congrégation que tout commence ; une poignée d'hommes dotés du grand courage né de la grande humilité, qui leur fit entreprendre avec la même simplicité l'évangélisation de l'Océanie et le sauvetage du petit séminaire de Belley. C'est de ces hommes-là que furent, jusqu'au père Perrot, les directeurs successifs de notre maison, dont les portraits ornaient les piliers du bâtiment des troisièmes, légendés d'une phrase emblématique de leur engagement. Jamais ils ne se mirent en quête d'un « concept éducatif » révolutionnaire ni de méthodes pédagogiques spectaculairement novatrices. Leur richesse,

c'étaient les élèves eux-mêmes, dont les photos, récentes ou anciennes, parsemaient la cour des cinquièmes, et cette conviction qu'éduquer, c'est grandir soi-même en humanité, condition absolue pour pouvoir éveiller quiconque à sa propre humanité.

C'est aussi ce que montraient avec la force de la conviction et de l'humour la conférence de Jean-Noël Dumont et sa petite illustration théâtrale : l'œuvre éducative des Pères Maristes a traversé bien des statuts, bien des bouleversements sociologiques, techniques, pédagogiques ; elle a dû s'adapter dès ses débuts à l'institution d'une laïcité républicaine alors ouvertement hostile aux congrégations, plus tard à la sécularisation des enseignants, aux rigueurs du contrat d'association avec l'Etat, aux bouleversements d'après 1968, à la mixité des élèves, à la féminisation du corps professoral. Chacune de ces évolutions des conditions d'enseignement aurait pu être vécue comme une agression ; aucune ne l'a été, parce que la direction donnée dès l'origine par les Pères fondateurs était pétrie d'une humilité assez solidement confiante pour pouvoir trouver, dans ces bouleversements successifs des habitudes, plus de promesses que de renoncements.

C'est dans cette humilité que la devise du père Colin, « inconnus et comme cachés dans le monde », garde aujourd'hui autant de sens que jamais. Nous n'avons jamais cru que notre rôle fût de pétrir ou de modeler nos élèves ; d'en faire ceci ou cela ; rien d'autre que de les aider, selon le mot de saint Paul, à « devenir ce qu'ils sont », en nous tenant auprès d'eux à l'exemple de Marie auprès de son Fils, sous le regard de Dieu, dans une bienveillante exigence, ou une exigeante bienveillance. Jamais non plus nous n'avons voulu fondre au même moule nos différents professeurs et éducateurs. Quand s'immiscent dans les conversations des figures de professeurs anciens, ce n'est jamais à l'exhumation de modèles taillés dans

le roc auxquels il faudrait à tout prix tâcher de ressembler, que l'on est alors convié, ni, non plus, à l'évocation de vagues silhouettes figées dans le paysage jauni des attendrissements nostalgiques. C'est un tourbillon de fortes personnalités, à la présence toujours vive dans leurs engouements, leurs excès, leurs grandeurs et leurs échecs, à l'empreinte toujours fraîche au cœur de ceux qui les ont connus, ce dont témoigna plus d'une réaction d'ancien élève reconnaissant sur les photos exposées tel ou tel visage marquant. Ni hier ni aujourd'hui ni demain, le rêve d'un enseignement aux méthodes et au langage aseptisés, à l'uniformité rassurante, ne peut être le nôtre, convaincus comme nous le sommes que nul respect des personnalités infiniment diverses des élèves ne pourrait être possible dans une institution qui dénierait à ses éducateurs l'expression de leur propre singularité.

« Il faut être à la fois rond et carré », m'a-t-on dit il y a vingt-et-un ans, lorsque je suis venu enseigner chez les Maristes, où j'avais été un lycéen heureux. Mystérieuse injonction qui, loin d'inciter à un tiède juste milieu, tend plutôt à rappeler au jeune professeur qu'il a deux mains qui ne sont ni deux mains gauches ni deux mains droites. Ce que nous avons fêté en juin, c'est donc l'heureuse pérennité de la quadrature du cercle. De quoi voudriez-vous donc que l'on se glorifie quand on passe une journée à fêter pareil miracle ? Il n'y a plus qu'à rendre grâce à Dieu !

● VINCENT RICARD

Sainte-Marie Lyon



une ÉCOLE ENRACINÉE*

Un livre est un temps d'arrêt. Comme un dimanche.

La tradition juive¹ l'enseigne : il est bon de s'arrêter pour jubiler² ; la joie des souvenirs est de celle qu'on éprouve devant un arbre. Ses racines puisent dans un terreau de mémoire, son tronc nous rassure et nous fait lever les yeux, ses branches explorent librement le ciel et ses feuilles frémissent à tous les vents, entourant la promesse des fleurs.

Célébrer notre tradition mariste à Lyon et à La Verpillière n'a cependant de sens qu'à certaines conditions. Chaque souvenir est plus une signification qu'une date. Au-delà des belles illustrations, de la nostalgie sépia, c'est le cœur et l'intelligence des nouveaux ouvriers dans notre maison, comme des plus anciens, qui doivent s'éveiller au sens de leur travail, à l'esprit reçu des pères, transmis par tant de laïcs. Nous choisissons d'ailleurs nos vestiges : émergent quelques faits au-dessus de tant d'autres qui ont été et restent « inconnus et comme cachés »³, mais supportent tout autant notre quotidien. Chaque fois que nous évoquons une histoire

¹ Genèse, 2,2-3 ; Exode, 20, 8-11 ; ou Deutéronome, 5, 12-15

² Lévitique, 25, 8 et suiv.

³ Dans les *Constitutions* de la Société de Marie, c'est l'attitude que le père Jean-Claude Colin, le fondateur, souhaite pour les maristes, à l'image de Marie.

particulière, un moment, un lieu, un homme, une décision, loin de glorifier un passé ou un présent, par paresse ou par vanité, nous recherchons son fondement, nous nous frottons à son exigence pour mieux forger notre identité d'aujourd'hui.

La métaphore de l'arbre est riche : qui peut porter des fruits s'il oublie la sève reçue ? Qui peut être sensible aux vents du monde s'il est vite déstabilisé ? Qui peut chercher le ciel s'il n'a les pieds sur terre ? Elle ne doit pas toutefois nous emprisonner, pas plus que la révérence à notre héritage. Ainsi l'architecture des bâtiments sur les différents sites, longtemps incomprise ou rejetée, et d'abord par les pouvoirs publics, court le risque d'être idolâtrée : gardons-lui sa place éminente au service d'une vision de l'éducation. Ainsi notre souci d'une exigence intellectuelle peut nous enfermer dans une tour d'ivoire, notre tradition littéraire devenir académisme : gardons, avec l'aspiration à la profondeur, le goût de la simplicité, gardons « nos oreilles et nos cœurs circoncis »⁴. Nous nous disons volontiers ouverts à la diversité des élèves et des familles : comment renouveler cette fidélité-là à l'Évangile ?

Ce livre n'est donc pas notre *Génie du Christianisme*. Nulle volonté d'autosatisfaction en disant ce qui est fait ; nulle trahison de la modestie mariste en exposant des images de personnes, des témoignages d'acteurs de la maison. Il s'agit au contraire de rappeler à ce peuple d'éducateurs qui l'habite quotidiennement, à ces familles qui nous confient leurs enfants, que Marie est notre « première et perpétuelle supérieure »⁵ : comme dans la menuiserie à Nazareth, c'est le quotidien, soigné dans le détail, qui sera la pierre de touche ; comme au pied de l'arbre de la croix, *Stabat Mater*, une juste

⁴ Allusion au discours d'Étienne dans les *Actes des Apôtres*, au chapitre 7, 51 :

Étienne reproche à son auditoire de ne pas être docile à la parole de Dieu en utilisant l'image : « Oreilles et cœurs incirconcis ».

⁵ In article premier des *Constitutions* de la Société de Marie.

fermeté nous permet d'espérer en chaque enfant ; non dans les gémissements et l'esquive, mais plantés pour aider la société à chercher paix et vérité ; comme à la Pentecôte, nous cheminons pour que l'unité dans notre propre maison soit un encouragement à l'unité dans l'Eglise et dans le monde.

Dans cet ouvrage, quatre chapitres : les racines, le tronc, les branches et les feuilles.

Il n'y a pas de chapitre « Fruits ». Cela ne nous appartient pas.

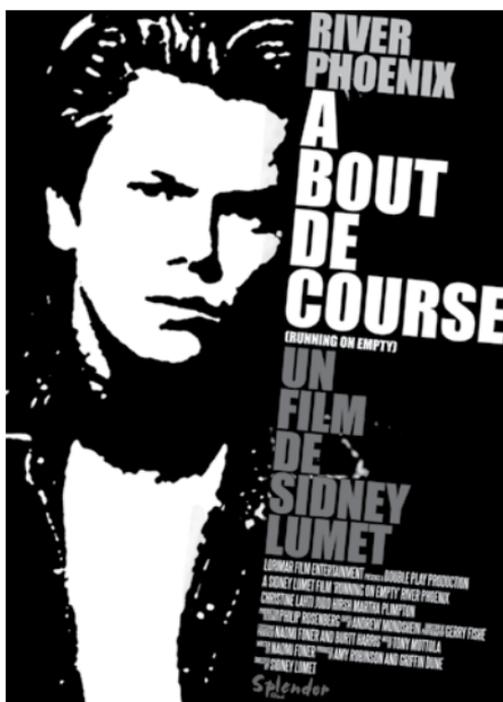
● **MARC BOUCHACOURT**



* Titre du livre réalisé en 2013 à l'occasion des 120 ans de l'établissement. L'ouvrage est disponible en librairie (Decitre, La Procure, Saint-Paul) au prix de 49 €. Y figurent les noms de tous les personnels et élèves de l'année 2012-2013.

PROGRAMME

2013 / 2014



A bout de course

jeudi 10 octobre

Sidney Lumet

USA 1988 / 1h55 v.o.

avec Christine Lahti, Judd Hirsch,

River Phoenix, Martha Plimpton

Depuis le début des années 70, la famille Pope est en fuite suite à un attentat commis contre une fabrique de napalm. Traquée par le FBI, parents et enfants sont contraints de déménager, de changer d'identité et d'apparence. Pour Danny, le fils aîné, la situation devient de plus en plus pesante.

Ce film réalisé par S. Lumet en 1988 interroge – comme ses films précédents, *Douze hommes en colère*, *Serpico*, *Un après-midi de chien* – les rapports de l'individu avec la loi et la morale. Que peut-on être prêt à sacrifier pour voir son idéal se réaliser ? Que reste-t-il des utopies des années 70 ? Les nouvelles générations ont-elles à porter et supporter la défaite du combat de leurs aînés ? *A bout de course* est à la fois un road movie, un film policier, un drame et un mélodrame. Sur la scène intime de la famille les conflits idéologiques s'épuisent pour plonger dans les profondeurs de l'âme adolescente romantique et rebelle.

● PRÉSENTÉ PAR J. AUCAGNE ET P.E. CHAVELET

Rêves

jeudi 12 décembre

Akira Kurosawa

Japon 1990 / 1h55 v.o.

avec Akira Terao, Mitsunori Isaki, Toshihiko Nakano,
Misato Tate, Martin Scorsese

Film composé de huit courts-métrages, huit rêves (ou cauchemars) dont chacun, tel un poème ou un tableau, porte un titre : « Soleil sous la pluie », « Le vergers aux pêcheurs », « La tempête de neige », « Le tunnel », « Les corbeaux », « Le mont Fuji en rouge », « Les démons rugissants », « Le village du moulin à eau ». « Ce sont huit histoires, dit Akira Kurosawa, qui racontent des rêves. Les émotions assoupies dans nos cœurs, les espoirs secrets que nous tenons bien cachés en nous, les sombres désirs et les craintes que nous recelons dans un recoin de notre âme, se manifestent avec honnêteté dans nos rêves. Les rêves traduisent ces sentiments, et les expriment, de façon fantastique, dans une forme très libre. Dans ce film, je veux essayer de relever le défi de ces rêves. Certains proviennent de l'enfance, mais il ne s'agit pas d'un film autobiographique, plutôt de quelque chose d'instinctif ».

● PRÉSENTÉ PAR F. MARTIN-SCHERRER

Pandora

jeudi 23 janvier

Albert Lewin

USA 1951 / 2h v.o.

avec James Mason, Ava Gardner, Sheila Sim,
Nigel Patrick, Harold Warrender

Pandora Reynolds, magnifique chanteuse attirant tous les hommes qu'elle met à l'épreuve, bascule dans un monde teinté de fantastique après la visite d'un navire du petit port Esperanza et la rencontre de son marin, le Hollandais volant. Tel est le récit situé sur la côte espagnole estivale que nous livre l'oncle Geoffrey. La mythologie antique se mêle alors à la légende scandinave colorée par des aspects chrétiens pour nous instruire sur la vie, l'amour, la mort, la réalité... Ava Gardner, envoûtante de beauté, pour la première fois filmée en couleur, forme un couple à l'alchimie parfaite avec James Mason, sous la caméra d'Albert Lewin.

● PRÉSENTÉ PAR DES ÉTUDIANTS DE KHÂGNE

Bagdad Café

jeudi 20 février

Percy Adlon

Allemagne - USA 1988 / 1h30 v.o.

avec M. Sägebrecht, C. Pounder, J. Palance

Musique : Bob Telson

« Colling you » est interprétée par Jevetta Steele

Après une dispute, Jasmin, une touriste allemande en vacances aux USA, est abandonnée par son mari sur la route 66 en zone désertique. Elle trouve refuge au Bagdad Café, un motel délabré. Mal accueillie par la patronne Brenda, elle parvient à briser la glace, en dépit et grâce à sa personnalité. S'en suit alors une renaissance de cet établissement à la dérive. Grâce à une forme aussi créative qu'enlevée, cette comédie dramatique est particulièrement réjouissante.

● PRÉSENTÉ PAR M. GAUCHERAND

CINÉ-CLUB TARIFS

Parents, amis et anciens : place : 5 €

Abonnement : toute la saison : 15 € ; 3 films : 12 €

Montée des Carmes-Déchaussés

Horaire : 20h

La Grande Illusion

jeudi 10 avril

Jean Renoir

France 1937 / 1h54

Assistant : Jacques Becker ; musique : Joseph Kosma
avec Jean Gabin, Dita Parlo, Pierre Fresnay, Erich
von Stroheim, Marcel Dalio, Julien Carette

1916. L'aviateur Maréchal et le capitaine de Boeldieu, officier d'état-major, sont capturés ensemble. Tout dans leur éducation les sépare. Mais ils se font un devoir de s'évader du camp où ils sont détenus...dussent-ils se sacrifier pour libérer leurs camarades. Ce ne sont pas les appartenances nationales qui divisent les hommes, mais les antagonismes de classes. Voilà le point de doctrine communiste que *La Grande Illusion* propose d'illustrer, en plein Front Populaire. Cependant, loin de s'enfermer dans une idéologie partisane, Jean Renoir livre une galerie de portraits pleine d'humanité où chaque personnage, fût-il un prétendu ennemi de classe, dévoile un noble caractère. Déjouant tous les pièges du didactisme, ce chef-d'œuvre du septième art transcende tous les clivages.

● PRÉSENTÉ PAR F. CROUSLÉ

A BOUT DE COURSE

Running on empty (vo)

Sidney Lumet

USA 1988

Scénario : Naomi Foner

Photographie : Gerry Fischer

Musique : Tony Mottola, James Taylor

avec Judd Hirsch (Arthur Pope),

Christine Lahti (Annie Pope),

River Phoenix (Danny Pope),

Martha Plimpton (Lorna Phillips),

L'HISTOIRE

Depuis le début des années 70, la famille Pope est en fuite après un attentat commis contre une fabrique de napalm. Traqués par le FBI, parents et enfants sont contraints de déménager, de changer d'identité et d'apparence. Pour Danny, le fils aîné, la situation devient de plus en plus pesante et la nécessité tout autant que le désir de vivre autrement s'imposent quand il tombe amoureux de la fille de son professeur de piano.

Ce film réalisé par S. Lumet en 1988 interroge – comme ses films précédents, *Douze hommes en colère*, *Serpico*, *Un après-midi de chien* – les rapports de l'individu avec la loi et la morale. Que peut-on être prêt à sacrifier pour voir son idéal se réaliser ? Que reste-t-il des utopies des années 70 ? Les nouvelles générations ont-elles à porter et supporter la défaite du combat de leurs aînés ?

A bout de course est à la fois un road movie, un film policier, un drame et un mélodrame. Sur la scène intime de la famille les conflits idéologiques s'épuisent pour plonger dans les profondeurs de l'âme adolescente romantique et rebelle.

ELÉMENTS DU FILM

« Play it again, Sam »

Cette phrase écrite sur le gâteau d'anniversaire du père est aussi celle prononcée quarante ans plus tôt par Ingrid Bergman dans *Casablanca* de Michael Curtiz. Le regard mouillé de larmes, elle implorait Dooley Wilson de jouer son air d'amour avec Humphrey Bogart, « As time goes by », en souvenir du passé. En choisissant cette célèbre phrase du cinéma américain, Sidney Lumet rend hommage à un film où les personnages se quittent sans jamais cesser de s'aimer. Dans *A bout de course* aussi chansons et musique se teintent de reflets nostalgiques. Mais cette morsure du passé est rendue moins vive par le pouvoir unificateur de la musique. En effet, elle est ce qui unit ce qui sépare. Grâce à elle, Danny se prépare un avenir riche de belles promesses – elle lui ouvre les portes de l'université – et, grâce à elle encore, les grands-parents retrouvent leur petit-fils. De sa mère, Danny hérite de sa passion pour la musique classique, rejetée on le devine, pour des raisons sociales et idéologiques, par son père qui préfère le

rock. Partagé entre ces deux sensibilités musicales, Danny ne choisit pas puisqu'il joue un morceau de chaque lorsque son professeur lui demande de jouer. L'adolescent fait se réunir sous ses doigts par la mélodie les oppositions parentales. La très belle scène où la mère de Danny rejoint son fils au piano pour interpréter une partition à quatre mains laisse entendre la complicité et l'amour unissant mère et fils. Elle est dialogue des âmes, sans les mots.

La chanson de James Taylor, « Fire and rain », extraite de l'album *Sweet baby James* de 1971 est entendue deux fois dans le film, lors de l'anniversaire et à la fin. L'antithèse de ce titre est emblématique des contradictions et dilemmes qui assaillent la famille Pope. A l'anniversaire de la mère, elle est « in » – elle passe à la radio – et entonnée par le père, puis par Lorna. Enfin, tous à l'unisson chantent et dansent. Ce moment de joie et de communion musicale est réentendu à la fin – les paroles et les rires sont intégrés à la bande-son –, lorsque les Pope reprennent la route sans Danny. Par un jeu analogique de l'image, le mouvement circulaire de la voiture qui encercle Danny convoque celui du vinyle qui tourne en boucle sur la platine. Ce miracle de l'émotion vécue ce soir-là est gravé pour toujours dans les sillons du disque, comme le dit le refrain de la chanson, « I always thought that I'd see you again ».

« On the road again »

Peut-on parler de road movie pour ce film ? Le genre du road movie est très en vogue dans les années 70 : le succès d'*Easy Rider* de D. Hopper ouvre aussi celui du genre. Le film de route met en scène souvent deux pôles qui s'attirent et se repoussent : le fugitif et le policier, le marginal, le représentant de la loi. Le point de vue adopté est souvent celui du personnage traqué (*Bonnie and Clyde* de A. Penn, *Vanishing point* de C. Zarfian, *Profession reporter*

de M. Antonioni, *Un monde parfait* de C. Eastwood...). Si la route ouvre et clôt le film dans des effets d'échos et de circularité manifestes – au début, la route défile et est avalée par la voiture dans une image presque convenue du road movie tandis qu'à la fin la route apparaît de nouveau mais sa prise est retardée puisque la voiture tourne autour de Danny – elle n'apparaît guère à d'autres moments. Au contraire d'un voyage, le film de Lumet donne à voir une étape. Au contraire d'un film de hors-la-loi, il montre des parents aux prises avec l'éducation de leurs enfants. Les hors-la-loi ne sont plus des jeunes gens quittant leur univers familial pour vivre libres « en utopie » contre les conformismes de la société : ils sont des parents déracinés malgré eux et malheureux d'imposer cet arrachement incessant à leurs enfants.

Il faut dire que 1988 (date de sortie du film) n'est pas / plus 1970 : plus de quinze ans ont passé, l'ère Reagan a balayé les utopies des seventies, les modes de contestation ont changé et le cinéma se fait l'écho de ce changement.

Les derniers mots du père : « Va changer le monde. Nous avons essayé... » expriment certes l'échec de sa génération, mais formule aussi le vœu d'un passage de relais aux accents rimbaldiens.

Danny, entre Charlot et James Dean

Le jeu extraordinaire de River Phoenix est à observer de près pour mesurer à quel point la subtilité de cet acteur a été de sentir que Danny était un être changeant, insaisissable pour les autres mais sur le point de se révéler. Ce changement se voit dans ses gestes et dans ses postures : le regard fuyant, caché derrière de grosses lunettes ou sa mèche de cheveux, gagne en fixité et en détermination au cours du film. Lui, si retenu au début dans ses prises de parole, au point même qu'il se range du côté du silence

(il est au piano avec un casque et fait semblant de jouer de la guitare à Lorna), le voici qui libère ses sentiments par des mots, à l'image de sa mère face à son père.

Deux figures tutélaires du cinéma encadrent l'adolescent : Charlot et James Dean. Ainsi, la porte du placard de Lorna offre ces deux images qui sont celles de Danny. De Charlot, il a le silence – l'affiche sous-entend que Lorna sera muette –, la maladresse et l'émotion ; de James Dean, le romantisme rebelle.

Danny est un acteur qui a appris son rôle pour jouer sur la scène sociale. L'amour fera tomber les masques (accessoires, faux noms...) et révélera le personnage à lui-même.

Un film politique

Celui-ci montre en effet une famille aux prises avec la justice. L'Etat fédéral, qui recherche les Pope, est présent comme une menace qui plane, mais jamais il n'apparaît à l'écran, sinon dans la scène d'ouverture où l'on aperçoit des voitures qui cernent la maison familiale. A part cela, outre les pressentiments d'Arthur, aucun agent n'apparaît jamais, et les Pope vivent leur vie comme des citoyens normaux. Cela montre la réelle autonomie de la société civile relativement à l'Etat : elle est l'expérience de la communauté elle-même dont l'unité est vécue, reconnue par les consciences en dehors de l'ordre que l'Etat y fait régner. Aux Etats-Unis, il est donc possible de vivre à peu près normalement à condition de vivre caché, c'est-à-dire avec des identités d'emprunt. Cette duplicité constante, Danny ne la supporte plus. S'il existe pour sa famille, il n'est rien au dehors (aucune trace de son dossier scolaire nulle part). Lorna hurle à son père : « C'est un être humain ! ». Mais précisément, nous n'habitons pas l'humanité, nous avons besoin d'un lieu pour nous contenir, avec des limites, une orientation,

une direction, sinon nous ne sommes que vent et fumée. Certes, la famille est la cellule de base de toute communauté politique, et en ce sens indépendante de l'Etat ; mais elle n'est pas autosuffisante, elle a besoin pour exister de communautés de familles plus vastes qui puissent assurer, par la nécessaire division du travail, la vie quotidienne. Et cela même permet certes de « vivre », mais ne suffit pas pour bien vivre. Les communautés intermédiaires, pour fondatrices qu'elles soient, ne permettent pas une existence proprement politique. Seule la communauté politique, qui a pour objet la justice, permet ce bien-vivre ensemble. Et la justice, c'est « rendre à chacun son dû », à commencer par sa place dans la société. Le politique est donc partout, même s'il n'est pas tout. C'est pourquoi Danny ressent un profond sentiment d'injustice en étant exclu de cette sphère d'existence pour un crime qu'il n'a pas commis. C'est donc sa place qu'il recherche. Il ne peut seulement être le fils de ses parents, et errer sans feu ni lieu, il doit prendre sa place sur la scène du monde et ne le peut qu'en s'arrachant à la sphère familiale pour jouer sa propre partition. Rien que de très naturel au demeurant : si le couple est durable, la famille est transitoire et vouée à la dispersion. Ce faisant, Danny rend tangible la réussite paradoxale de ses parents. Ces deux gauchistes pacifistes voulaient « changer le monde », le rendre plus juste. Mais auraient-ils pu penser que c'était en fondant une famille qu'ils élaboraient une véritable cellule de résistance à l'oppression ? Le défi des foyers, c'est de faire converger dans l'amour des différences qui seraient incompatibles ailleurs : virilité et féminité, âge adulte et enfance, mais aussi argent et gratuité, autorité et tendresse. Ici s'apprend la mise en commun dans la responsabilité. La famille est le creuset de cette éducation à la vie communautaire dans la complémentarité et, à ce titre, le modèle familial est le seul communisme susceptible de triompher. Parce que film politique, *Running on empty*

est donc d'abord un film familial. Il y est question de deux générations de parents et d'enfants, ainsi que de la difficulté d'éduquer. Deux types de familles s'opposent : celle d'Annie, fille de grands bourgeois aisés, et celle d'Arthur, que l'on devine plus modeste. Jamais ni l'un ni l'autre ne sont jugés ou considérés avec mépris. Aucun parti-pris, bien au contraire, mais une grande délicatesse et une immense tendresse dans le tableau dressé des familles déchirées. Le mariage de l'aristo et du populo produira une nouvelle génération écartelée entre deux parts d'elle-même. Danny par sa soif d'enracinement, sa volonté de s'inscrire dans une généalogie – ce que sa mère a fui toute sa vie – n'est pas pour autant le symptôme d'une génération plus conservatrice, en réaction contre les choix de ses parents ; son comportement rend sensible un mélange d'attachement-arrachement qui, loin de décrire une forme de marginalité, caractérise toute existence proprement politique : les hommes sont à la fois les pères et les fils de leur histoire. Ils ont besoin à la fois d'enracinement et d'émancipation. Ils ont à la fois des racines et des ailes. On ne peut couper les racines à moins de façonner des errants libérés pour le vide. On ne peut couper les ailes, à moins de façonner des individus immobiles, enfermés dans des coutumes privées de sens. Danny ne renie rien de l'éducation de ses parents. Et son père ne s'y trompe pas qui dans la dernière scène pourrait dire comme le Père éternel de Péguy à son enfant dans *Le massacre des saints Innocents* :

*Demandez à ce père si le meilleur moment
N'est pas quand ses fils commencent à l'aimer
comme des hommes, Lui-même comme un homme,
Librement,
Gratuitement...*

THÉÂTRE

Représentations 2013-2014

Mercredi 9 octobre

à 19h 30 à l'Astrée (2h)

Richard III

Maimone/ Cie F. Maimone

(*L et option-théâtre :
terminales et premières*)

Vendredi 18 octobre

à 20h au TNP (2h30)

Une saison au Congo

Césaire/Schiaretti

Mercredi 20 novembre

à 20h au TNP (2h25)

Ali-Baba

Spectacle de Macha Makeïeff

(*terminales seulement*)

Mercredi 4 décembre

à 19h30 à l'Astrée

La Mouette

Librement inspiré d'Anton

Tchékov/Filip Forgeau :

Compagnie du Désordre

Samedi 18 janvier

à 20h au TNP

Le Roi Lear

Shakespeare/Schiaretti

Samedi 15 février

à 19h30 au TNP (2h)

Le triomphe de l'Amour

Marivaux/Raskine

Dimanche 23 février

à 16h au TNP (2h10)

Britannicus

Racine/Martinelli

Lundi 17 mars

à 19h30 à l'Astrée

*Bulles, ou à quoi je pense,
et dans quel sens ?*

Evènement théâtral de la
Nième compagnie

Ce programme est celui des lycéens de l'option théâtre et des élèves de 1^{re} L de Lyon

COMENIUS

Londres, septembre 2013



VOYAGES



J'ai eu le plaisir d'emmener avec Mme Vial une dizaine de nos élèves dans un lycée de l'ouest de Londres, puis à Bruxelles, au Parlement européen, du 20 au 27 septembre dernier. Les dates de ce projet étaient choisies par l'Unesco et le Parlement car elles correspondent à la semaine de l'Europe ; elles tiennent également compte de la participation au projet du lycée anglais de Twyford (qui nous a accueillis pour travailler) et du lycée allemand Sankt Nowak à Dusseldorf.

Ainsi, à Londres, pendant cinq jours, en classe, nous avons préparé une véritable session parlementaire. Cela se présente sous la forme d'un dossier d'environ quinze pages rédigées en anglais sur des thèmes imposés ; cette année : l'immigration, l'énergie et l'éducation. Chaque groupe choisit son sujet. A cela s'ajoute la création d'une présentation Powerpoint, toujours rédigée en anglais, sur laquelle s'appuyer lors de la session au Parlement. Nos élèves ont travaillé par groupes trilingues (2 Français, 1 Anglais, 2 Allemands), conversant nécessairement en anglais pour pouvoir se comprendre. Le tout, sans relâche, tous les jours de 8h30 à 18h, mercredi et samedi compris, dans une salle de cours et cependant avec un intérêt et un plaisir désarmants !

Au Parlement européen, ils sont montés à la tribune pour présenter leurs « Propositions » à l'assemblée composée de jeunes Allemands, Anglais et Français et de quelques membres du Parlement de passage, selon les règles d'une vraie session parlementaire, terminée par des votes. Tout cela s'est fait sous les yeux d'un assistant-député ravi du travail accompli et des idées avancées ! Si content d'ailleurs de l'enthousiasme des élèves qu'il nous a proposé une visite improvisée de tout le Parlement alors que, au départ, nous n'étions pas censés quitter notre salle.

Il est vrai que représenter sa génération et son pays au Parlement européen a bien été perçu à la fois comme un honneur et un défi. Cet objectif de présentation au Parlement

a poussé nos élèves à se surpasser et à progresser en anglais, tant à l'écrit qu'à l'oral – nécessité oblige –, surprenant bien agréablement leurs professeurs, mais aussi nos homologues allemands et britanniques. Nous avons pu bénéficier de la richesse de cette expérience unique grâce au projet Comenius sous l'égide de l'Unesco, qui souhaite éveiller, outre un échange culturel et linguistique, un sentiment d'appartenance européenne ; en un mot, ce fut fait : je n'ai ramené que de jeunes citoyens européens dans mes bagages !

● **CÉCILE FONLUPT**

PARTICIPANTS

BRATEAU AUGUSTIN 1^E S, BURGER-GILLET MARINE 1^E ES,
CASSE AURELIA 1^E L, DE MAZIÈRE CAMILLE 1^E L, MARREL NINON 1^E S
BOUCHU HECTOR T L, DUMAS CAROLINE T L, GOINEAU CHARLES T L,
MARTINEU MADELEINE T L, ROBBE ANTOINE T S

QUATRE JOURS AU MONT



VOYAGES
GES

ATHOS Impressions de voyage





Pour les Français, Athos est un mousquetaire taciturne qui boit sec et habite rue Férou. Mais lorsqu'il dit son nom au commissaire qui l'interroge, après son arrestation dans l'appartement de d'Artagnan, celui-ci s'écrie : « Mais ce n'est pas un nom d'homme, cela, c'est un nom de montagne ! » Et en effet, le mont Athos est d'abord la plus orientale des trois péninsules de la Chalcidique, entre Salonique et la frontière turque. On dit (mais que ne dit-on pas ?) que Poséidon, au cours d'un combat avec un géant thrace du nom d'Athos, souleva cette masse rocheuse (qui culmine à plus de 2000 mètres) et y ensevelit, en toute simplicité, son adversaire.

Mais les Grecs, lorsqu'ils parlent du mont Athos, ne l'appellent jamais autrement que la Montagne Sainte, nom populaire officialisé par un chrysobulle de l'empereur Constantin Monomaque au milieu du XI^e siècle. Car depuis le IV^e siècle, des moines, fuyant la civilisation, s'étaient installés dans ces lieux déserts pour y mener une vie d'ascèse et de dévotion.

C'est ce même édit qui interdit l'entrée de l'Athos à toute créature femelle : femme, mais aussi vache, chèvre ou brebis (la chair est faible...). Les moines, nous en ferons l'expérience, consomment beaucoup de fromage, mais il vient de l'extérieur. A part quelques provocations sans lendemain de résistantes à la Libération, l'interdit n'a jamais été véritablement remis en question.



Dans les années 70-80, le mont Athos paraissait en plein déclin : à la crise des vocations s'ajoutait la dégradation des bâtiments, hâtivement et mal restaurés par des moines peu soucieux d'esthétique (il faut lire ce qu'en dit Jacques Lacarrière dans *L'été grec*). La jeune génération, très politisée, parlait du mont Athos comme d'un repaire d'homosexuels, parasites radotant et vivotant dans leurs monastères délabrés. On dissuadait les amis étrangers de s'y rendre, arguant qu'aucune révélation spirituelle ne pouvait advenir dans un tel climat de déliquescence.

Ce temps n'est plus. L'orthodoxie apparaît aux Grecs d'aujourd'hui, toutes tendances confondues, comme faisant partie intégrante de leur identité : se sentant cernés par les peuples musulmans limitrophes, Turcs, Albanais, Kossovars (et lorsqu'on lit les toutes récentes déclarations du premier ministre turc en visite au Kosovo, on conçoit qu'ils puissent être inquiets), ils se sont repliés sur les valeurs chrétiennes : les pèlerinages ont repris de plus belle, les vocations monastiques

également. Au couvent de Simonos Petra, les textes sacrés étaient psalmodiés par des novices en civil.

Les pèlerins russes, eux aussi, sont en augmentation constante (il y a plusieurs couvents russes, serbes et bulgares sur l'Athos) : le premier jour, à la skite de Kapsokalyvia, tandis qu'on nous offre le raki de bienvenue, nous voyons surgir un jeune moine russe famélique, en robe effrangée du même bleu très pâle que son regard halluciné, cherchant la tombe d'un ermite. Je me retrouve tout à coup dans un roman de Dostoïevsky.

Les autorités ecclésiastiques ont même endigué volontairement cet afflux de pèlerins, craignant de voir l'Athos subir le sort des couvents des Météores, submergés par les touristes – c'est d'ailleurs des Météores que viennent la plupart des quatre-vingts moines de Simonos Petra – : pas plus de cent visiteurs par jour sur l'ensemble de la montagne, et les non-Grecs n'ont le droit d'y passer que trois nuits et quatre jours, ce qui s'avérera très frustrant : au moment où l'on commence à s'habituer au rythme de la vie monastique, où l'on se sent pénétré petit à petit par cette atmosphère si particulière, il faut déjà repartir ! (Lacarrière, à son époque, avait pu rester, au cours de ses trois séjours, le temps qu'il voulait, et visiter les vingt couvents.). Sans compter que l'autorisation à ce court séjour ne s'obtient qu'après un nombre incalculable de démarches et un délai qui peut aller jusqu'à un an !

Le jeune pope de la communauté grecque de Lyon, qui a organisé le voyage, a heureusement aplani ces difficultés, en trichant un peu : nous sommes tous censés être ses paroissiens, et sur notre « diamonitirio » (le passeport sans lequel on ne peut pénétrer au mont Athos, et dont il faut recopier le numéro avec son nom dans le registre des pèlerins, en arrivant à chaque couvent), nous sommes tous étiquetés « chrétiens orthodoxes ». Mais, à Aghiou Pavlou (Saint-Paul), le moine qui donne l'eau



1

et le pain aux fidèles à l'issue de la « divine liturgie » ne s'y trompe pas et nous les refuse avec un sec « not orthodoxos ». Peut-être n'avons-nous pas fait le nombre de signes de croix requis ? Peut-être n'avons-nous pas baisé les icônes avec ce curieux mélange de ferveur et d'indifférence routinière si déconcertant pour les Occidentaux ? Il faut dire aussi que le plus jeune du groupe et moi nous sommes faits violemment rappeler à l'ordre pendant la messe : nous avons croisé les jambes dans nos stalles, geste éminemment diabolique...

A notre arrivée au monastère de Simonos Petra ¹, le troisième jour, le pope va se révéler aussi brillant négociateur : le couvent héberge très parcimonieusement les visiteurs, sans doute parce que, vu sa situation exceptionnelle, véritable nid d'aigle avec ses étages de balcons au-dessus du vide, il est devenu l'emblème du mont Athos et, de ce fait, très demandé ; la plupart du temps, lorsqu'on écrit ou téléphone pour réserver, la réponse est négative. Nous arrivons à neuf, sans nous être

annoncés. On nous sert, bien sûr, le grand verre d'eau, le petit verre de raki (excellent !) et le loukoum traditionnels, mais lorsqu'il s'agit de coucher, pas question : le frère hôtelier fait dire que tout est complet. Le pope alors, très habilement, demande s'il ne serait pas possible d'accueillir au moins les quatre plus âgés du groupe, déjà très fatigués par l'heure de montée depuis l'embarcadère ; les autres se débrouilleront et repartiront demander l'hospitalité à un couvent voisin. Quelques instants plus tard, on vient nous dire que nous avons de la chance : un groupe de pèlerins qui devait arriver vient de se décommander, et le couvent peut nous accueillir tous les neuf ! Personne n'est dupe, évidemment.

C'est ici que nous aurons l'explication des gigantesques travaux de restauration vus à l'œuvre dans les trois monastères visités. L'Europe, depuis une quinzaine d'années, finance à 70% (le reste étant réparti entre l'Etat grec – 23% – et les monastères – 7%) la réhabilitation des monastères, et le résultat est impressionnant. La plupart des ouvriers sont des Albanais spécialisés dans le travail de la pierre. Près de Dionysiou, alors que je marche un après-midi avec un autre randonneur impénitent – les autres font la sieste –, j'en interroge trois qui restaurent une petite maison isolée dépendant du couvent : ils sont en mission pour trois mois ; je n'ai pas osé leur demander leur salaire...

La « divine liturgie » (la messe) athonite dure quatre heures et commence à 3h1/2 ou 4h du matin. Au premier couvent, saisis d'un beau zèle, la plupart d'entre nous décident de tenter l'expérience. Dans l'obscurité presque totale du cathicon (l'église au centre des bâtiments conventuels, toujours peinte en rouge sang) à peine troublée par la lueur de quelques cierges, nous nous installons dans les stalles libres et découvrons un rituel très opaque pour les catholiques : un moine psalmodie la Bible d'une voix atone, un autre tire un rideau,

un autre, par deux fois, fait le tour de l'église pour encenser toute l'assistance ; d'autres se déplacent, baisent quelques icônes, se rassoient, d'autres sortent, puis reviennent un quart d'heure plus tard... L'aube blanchit peu à peu les vitraux rouges, bleus et jaunes, nous somnolons vaguement, je compte les « kyrie eleison » (soixante-quatre, dont quarante débités d'un seul trait, à une vitesse telle que la première fois je n'entends que « kyrech »). Pas de sermon – grâce à Dieu !

L'impression qui domine, une fois estompée l'espèce de gêne d'être là en intrus, est d'être replongé dans les premiers temps de l'Eglise, dans une liturgie qui n'a pas changé depuis des siècles. Les moines athonites ont toujours été farouchement opposés à l'union des deux églises, et ont lutté pour soustraire l'église grecque à toute influence occidentale, malgré les persécutions (notamment lors de la domination des seigneurs francs).

Il nous faudra attendre les vêpres à Simonos Petra, le troisième jour, pour entendre enfin d'admirables chants liturgiques, portés par des voix de basse d'une justesse et d'une ferveur impressionnantes. Le monastère est d'ailleurs renommé pour ses chanteurs, qui ont enregistré deux CD.

Les repas des moines sont réglés sur les offices : un petit déjeuner à 8h après la messe, le repas principal à 18h après les vêpres. Repas rapides, cela va sans dire (je me suis souvenu du dicton paysan souvent entendu dans mon enfance : « A la Sainte-Luce, les jours grandissent du saut d'une puce, et à la Saint-Antoine du repas d'un moine »), et frugaux. Jamais de viande, du poisson parfois le dimanche. Pain et olives sont la nourriture de base, avec parfois un peu de halva le matin, et fromage et légumes ou soupe de semoule épaisse le soir. Eau, thé et vin. Le deuxième jour, sur le petit bateau qui nous menait de l'embarcadère de Saint-Paul à celui de Dionysiou, affamés (ou croyant l'être), nous nous sommes tous rués sur les



2

croque-monsieur du bar. Mais on s'habitue étonnamment vite à ce régime et à ce rythme. Comme on s'habitue à ce silence, à cette nature encore sauvage, parcourue de sentiers où volètent d'énormes papillons, à cette mer sans bateau ni nageurs (la baignade est strictement interdite). Et l'on comprend que l'église orthodoxe fasse tout pour préserver cet îlot de silence et de piété, où l'on souhaiterait tout de même passer plus de quatre jours...

On ne peut parler du Mont Athos sans évoquer les trésors artistiques qu'il renferme, mais nous n'en aurons eu qu'une vision fugitive. Le psautier et l'évangile enluminé du XIII^e



3

siècle à Dionysiou, je ne les découvrirai qu'en photo, une fois de retour en France : les moines ne se pressent pas de faire admirer leurs objets précieux, ce ne sont pas des guides touristiques. Les monastères de Saint-Paul et de Simonos Petra, entièrement reconstruits au début du XX^e siècle après des incendies dévastateurs, ne possèdent pas de fresques intéressantes. En revanche, les petites chapelles de Kapsokalyvia² et de Sainte-Anne, datant du XVII^e siècle, en sont couvertes : le moine qui nous fait baiser les reliques (entre la main de sainte Marie-Madeleine, le bras de sainte Anne, un fragment de la vraie Croix, je ne sais plus tout ce que j'ai pu baiser en quatre jours) nous les commente, hélas trop rapidement. La fascination la plus forte, c'est tout de même au monastère de Dionysiou³ qu'on la ressent, devant les fresques hallucinantes qui ornent la galerie couverte menant au réfectoire et au catholicon : œuvres d'un peintre de l'école

crétoise du XVI^e siècle (Zorzi ou Merkourios), elles illustrent différents versets de l'Apocalypse (les étoiles tombant sur la terre, la fumée sortant du puits de l'abîme, les sauterelles et ne le cèdent en rien aux peintures de Jérôme Bosch. On nous interdit de les photographier (pourquoi ?), mais dès que les moines sont à la messe, nous enfreignons allègrement l'interdiction.

L'autre grande surprise sera la rencontre, à Simonos Petra, d'un moine français vivant là depuis trente-trois ans, qui nous retrace brièvement son parcours, pour le moins surprenant, puisqu'il a d'abord été gauchiste, très engagé dans les combats politiques en mai 68. On souhaiterait, là encore, avoir plus de temps pour comprendre toutes les étapes de sa conversion, mais on a quelques scrupules à l'interroger sur un sujet aussi intime. Et puis peut-on vraiment communiquer par les mots une expérience mystique ou simplement spirituelle ? Le soir de ce même jour, notre dernier sur l'Athos, un vieux moine – le seul à nous adresser spontanément la parole durant tout notre séjour – me fait le récit, en forme de parabole, de la fin d'un très vieux moine athonite qui, sur son lit de mort, était assailli de questions par les jeunes moines du monastère, avides d'entendre de sa bouche la formule magique, le concentré de sagesse qu'il ne pouvait manquer de leur délivrer ; tout ce qu'ils obtiendront (et moi aussi, du même coup), c'est « Dieu, Dieu, toujours Dieu ! »

Je ne cherchais rien moi-même, mais j'ai tout de même souri et je l'ai remercié. C'était mon adieu au Mont Athos.

● **DIDIER PERCEVEAUX**

CIRQUE



Le cirque de l'Himalaya, spectacle monté par les 9^e 1 et 9^e 2 de Lyon, 28 mai 2013



CLASSES SUPÉRIEURES

LYON/SAINT-PAUL

Présentation des classes

A Sainte-Marie Lyon, les classes préparatoires se composent de :

- **Prépas commerciales, options scientifique et économique** (bacheliers S) (bacheliers ES) dans lesquelles les élèves préparent, en deux ans, le concours des écoles supérieures de commerce (les écoles de la Banque Commune d'Épreuves : HEC, ESSEC, ESCP, mais aussi Grenoble, Toulouse... et les écoles de la banque Ecricome...)
- **Préparatoires littéraires** qui sont l'antichambre de l'École Normale Supérieure de Lyon mais aussi, et depuis 2011, de beaucoup d'autres écoles grâce à l'écrit commun de la Banque d'épreuves littéraires (BEL). Cette dernière est en effet une banque d'épreuves destinée à élargir les débouchés des khâgneux et, ainsi, à redonner souffle à la filière littéraire.

Nos élèves viennent de tout près ou de très loin : ils sont Lyonnais ou issus de tout l'hexagone, parfois même de lycées français à l'étranger (Bolivie, Hong Kong, Tunisie)...

Esprit

Si le souci d'excellence et l'émulation intellectuelle sont de mise dans toutes les classes préparatoires, nous avons le désir, à Sainte-Marie, de les enraciner plus profondément dans :

Un esprit de gratuité

Le concours – aussi exigeant soit-il – n'est pas une fin en soi ! La recherche de la vérité, le goût de l'étude, la capacité de tisser des amitiés sont de puissants stimulants durant les deux années de prépa.

Les élèves qui nous choisissent sont, bien sûr, là pour réussir – et pour bien réussir – mais il nous semble que la réussite n'a de sens que si elle est servante et si elle dispose nos étudiants à féconder ultimement la société civile.

C'est dans cette optique de gratuité que les élèves reçoivent un cours de religion ou d'art ; sont invités au ciné-club de l'établissement ou à d'autres manifestations culturelles : théâtre, conférences ; sont conviés à fréquenter l'aumônerie dans laquelle ils trouvent toutes sortes de propositions spirituelles, liturgiques ou caritatives (tutorat de jeunes élèves, service de repas à des personnes en difficulté, visite aux personnes âgées, projet Kinshasa...) ; qu'ils sont, en un mot, invités à se décentrer de leur seul et légitime désir d'intégrer la meilleure école possible.

Une école de l'intelligence

Nous savons tous que l'intelligence se caractérise, entre autres choses, par la capacité de distinguer l'essentiel de l'accessoire.

Tout l'enjeu en prépa est d'avoir le regard assez pénétrant pour aller à l'essentiel ; en début de première année, les élèves sont souvent submergés par le volume, par la difficulté

à s'organiser ; le tutorat va les aider, grâce à l'accompagnement plus personnel d'un professeur, dans trois registres :

- L'organisation du temps : comment structurer son travail personnel ? son travail avec les autres ? profiter de ce que la maison propose pour étudier : la bibliothèque jusqu'à 22h chaque soir et les mercredis et samedis après midi, par exemple.
- L'équilibre de vie : l'alimentation, le sommeil, la détente (place du sport, de la musique, de sas pour « se reprendre ») ; le gymnase de l'établissement est prêté deux soirs par semaine aux élèves des classes préparatoires.
- L'intégration dans la prépa : il n'est pas toujours très simple pour les élèves internes, qui viennent parfois de loin, de prendre leurs marques en prépa.

Une école de l'humilité

Dans laquelle on touche parfois, pour la première fois, des limites : l'enthousiasme des débuts, avec les premières notes, a tendance à s'effriter... Il est parfois difficile d'accueillir ces notes quand on se souvient de son Bac facilement décroché avec mention TB !

La persévérance est alors convoquée car les efforts consentis portent souvent du fruit seulement quelques semaines ou quelques mois plus tard !

Nous le savons tous, il faut de l'humilité pour consentir à nos limites et les accepter. Certains élèves auront le niveau requis pour intégrer HEC ou l'ENS... au bout de deux années. D'autres auront le niveau pour intégrer une école apparemment moins prestigieuse. Qu'importe ! Nous rappelons souvent à nos élèves qu'il convient de mettre à distance les palmarès, les classements d'écoles... pour profiter pleinement de tout ce qui peut contribuer à leur construction personnelle durant ces deux années de classes préparatoires.

Résultats

• En classes préparatoires littéraires 32 élèves

Au concours de l'ENS Lyon

Sous-admissibles	20
Admissibles	7 (3 à l'ENS Ulm)
Admis	5 (1 élève bi admise à Lyon et Ulm a fait le choix de l'ENS Ulm)
	2 en spécialité lettres classiques
	2 en spécialité lettres modernes
	1 en spécialité histoire-géographie

Au CELSA Admis 1

A AUDENCIA Admis 1

A l'IEP de Lille Admis 1

• En classes préparatoires économiques et commerciales

Option scientifique

37 élèves

HEC	13
ESSEC	5
ESCP	5
EM Lyon	3
EDHEC	4
AUDENCIA	2
Grenoble	2
Toulouse	1
2 cubages	

Option économique

30 élèves

HEC	3
ESSEC	1
ESCP	1
EM Lyon	3
AUDENCIA	3
Grenoble	6
Toulouse	2
Rouen	5
Reims	1
2 cubages , 1 réorientation (école hôtelière de Lausanne)	

LYON/LES MISSIONS INSTITUT MARC PERROT

L'institut Marc Perrot est l'établissement d'enseignement supérieur (hors prépa) de Sainte-Marie Lyon.

Il est installé depuis la rentrée 2011 sur le site des Missions. Il accueille les formations de BTS Prépa Gestion, licence Sciences de gestion et Bachelor Européen Management et Développement. Il accueillera à partir de la rentrée 2014 les Bachelor Management et Réseaux Numériques et Bachelor Communication et Créations Numériques, délivrés conjointement avec l'université Canadienne UQAT.

Résultats

• Licence Sciences de gestion

40 étudiants sur 41 ont obtenu leur licence.

19 étudiants ont choisi un master.

CCA : 1 ; Finance et Banque : 8 ; Marketing et vente : 5 ;

Ressources humaines : 2 ; Management : 2 ; Etranger : 1 ;

Master IDEA EM Lyon/ Centrale : 1.

21 étudiants souhaitant intégrer une école supérieure de commerce sont allés à :

EM Lyon : 2 ; Audencia : 3 ; Grenoble : 1 ; Rouen : 1 ; Reims : 1 ;

Euromed : 2 ; Toulouse : 6 ; SKEMA : 1 ; Autres : 2

• BTS Prépa Gestion

Ce cursus est né de notre volonté d'assurer à nos étudiants une orientation de qualité au terme de leur BTS. Ceux-ci, grâce à un enseignement renforcé en culture générale et en technique d'entretien, seront ainsi armés pour poursuivre des études de qualité de niveau BAC+5.

31 étudiants sur 32 ont réussi leur BTS.

16 continuent dans la licence Sciences de gestion à Sainte-Marie ; 2 sont en licence Sciences de gestion à Lyon III ; 1 en licence 3^e année d'Eco Gestion à Saint-Etienne ; 6 en ESC, dont 1 à Grenoble ; 2 sont en DCG ; 1 en Bachelor Européen Management et Développement 3^e année ; 1 en alternance chez Ernst & Young.

• Bachelor Européen Management et Développement

Ouverte en septembre 2010, la quatrième promotion affiche complet avec 63 étudiants.

Ce diplôme a la spécificité d'être délivré conjointement par une université anglaise et par Sainte-Marie Lyon. Le cursus comprend un gros travail en anglais dès la première année afin de pouvoir profiter pleinement de la deuxième année qui se passe entièrement en pays anglophone.

Les résultats de la première promotion sont les suivants :

45 étudiants sur 46 ont obtenu leur bachelor.

19 étudiants poursuivent en master en IAE (Lyon, Paris, Aix, Saint-Etienne) dans les domaines suivants : Marketing, Management, Management international Finance et banque, Management de projet, Banque et finance, Commerce international.

14 étudiants ont intégré des ESC (4 à Audencia, 1 à Grenoble, 1 à Reims, 2 à Skema, 1 à Strasbourg)

12 étudiants ont suivi d'autres parcours (3 en Master IDEA EM Lyon/ Centrale ; 3 en Humanitaire ; 3 en Césure Master ; 1 en Master professeur des écoles).

- **A la rentrée 2014, nous ouvrons deux nouvelles formations :**

Le Bachelor Management et Réseaux Numériques (délivré conjointement par l'université canadienne de l'UQAT) accessible après un BAC+2 (BTS, IUT, 120 crédits ECTS) et permettant de préparer les concours d'ESC à BAC+3 et l'accès aux masters universitaires.

- Le Bachelor Communication et Création Numérique (délivré conjointement par l'université canadienne de l'UQAT) accessible directement après le BAC et délivrant en trois ans 180 crédits ECTS.

Ce bachelor est destiné à des étudiants qui veulent convertir leur énergie créative en projet professionnel dans un domaine en plein essor : la vidéo, le web et le multimédia tout en souhaitant continuer leurs études à BAC +5 (ESC, Grandes Ecoles d'Art, Masters universitaires).

● **JEAN-ARMAND BARONE**

LA VERPILLIÈRE

BTS Commerce international

Le BTS Commerce international à référentiel européen s'adresse aux titulaires d'un baccalauréat général (séries L, ES et S) ou technique (série STG).

Cette formation technique comprend aussi de nombreuses matières générales. Spécialisée en commerce international, elle ouvre ainsi à des carrières et des études très variées et de haut niveau.

Nous accueillons cette année 35 étudiants en première année et 31 en seconde.

Résultats obtenus par les étudiants de la promotion 2013 : l'an passé, sur 32 étudiants en BTS, 31 ont obtenu leur diplôme, soit un taux de réussite de 96,8 %.

Devenir des étudiants des six dernières promotions (2008-2013)

Sur 156 diplômés :

- 37 étudiants sont entrés en Licence Sciences de gestion ou LEA dont 24 à Sainte-Marie Lyon ;
- 65 étudiants ont été admis en Ecole Supérieure de Commerce (1 à Kedge Bordeaux, 3 à l'ESC Dijon, 4 à Chambéry Savoie, 4 à Clermont, 12 à Euromed Management Marseille, 1 à Skema Sophia-Antipolis, 5 à Grenoble, 8 à Lille, 8 à Montpellier, 2 à l'ICN Nancy, 4 à Sup de Co Reims, 3 à Rennes, 4 à Rouen, 2 à Saint-Etienne, 1 à Strasbourg, 2 à Troyes et 1 à Tours-Poitiers) ;
- 27 font une spécialisation en licence professionnelle ou en Bachelor (Licence Commerce international spécialité « marchés émergents » de Lyon III, Licence Marketing de Lyon III, Licence Import-export à Saint-Etienne, Licence Acheteur à Bordeaux...);

- 13 poursuivent des études en écoles spécialisées (Ecole d'éducateur, Ecole d'infirmier, Ecole de transport, Licence de sport, Ecole d'esthétique, Ecole hôtelière, ESTRI, Ecole de design...);
- 6 sont entrés dans la vie active et 8 autres ont poursuivi leurs études à l'étranger.

A Sainte-Marie Lyon – La Verpillière, une séquence hebdomadaire d'entraînement aux tests de langues vivantes commerciales étrangères est intégrée à l'horaire. Outre la préparation au TOEIC, test d'anglais internationalement reconnu pour lequel nous sommes centre de passage agréé, nous assurons aussi la préparation et la passation des tests WIDAF (allemand), ELYTE (espagnol) et CLIP (italien) pour les étudiants de seconde année qui ont validé un bon niveau en anglais l'année précédente.

Les étudiants en BTS Commerce international sont aussi amenés à passer le Passeport de Compétences Informatiques Européen (PCIE). Nous avons un accord avec la Chambre de Commerce et d'Industrie du Nord-Isère qui est centre d'examen.

En seconde année, une heure hebdomadaire d'entraînement aux épreuves des concours d'entrée en licence ou en Ecole de commerce est complétée par une série de conférences et par la possibilité qu'ont les étudiants volontaires de préparer le concours « Passerelle » à l'ESC Grenoble plusieurs samedis durant l'année scolaire.

Ce premier partenariat avec l'Ecole de management de Grenoble a été complété en 2010 par deux autres dispositifs : les conventions « Ascension sociale » et

« Face à l'avenir » peuvent permettre à une dizaine de lycéens, sélectionnés sur critères sociaux ou de handicap, de passer un concours d'entrée en Ecole de commerce dès la terminale. En cas de réussite, ils pourront intégrer directement l'ESC Grenoble après l'obtention de leur BTS.

Une préparation aux examens de Cambridge, un enseignement de chinois de 3 heures sont également proposés aux étudiants volontaires.

Enfin, depuis 2008, l'établissement a signé une Charte universitaire Erasmus qui permet à certains étudiants de bénéficier d'aides supplémentaires pour leur stage en Europe.

● **DIDIER TOURRETTE**



LYON

LA VERPILLIÈRE

CARNET

nou
vel.
les

A.P.E.L.-Association familiale

**28 septembre -
16 novembre**

Réunions des parents
correspondants

28 septembre

Assemblée générale
de l'A.P.E.L.

12 novembre

Réunion des parents
correspondants du primaire

30 novembre

Assemblée générale de
l'Association familiale

Animation spirituelle

12-19-26 septembre

Messes de rentrée pour
les collégiens

20 septembre

Soirée de rentrée de
la pastorale du lycée

1^{er} octobre

Lancement du parcours
de Confirmation

5-6 octobre

Week-end spirituel à Taizé
pour les lycéens

8-17 octobre

Messes de rentrée pour les
classes de 7^e, 8^e et 9^e

17 octobre

Première rencontre
du groupe Saint-Irénée :
« A la découverte de l'Eglise
protestante »

18-19 octobre

Retraite annuelle des

professeurs, catéchistes et
membres du personnel à
Notre-Dame de l'Hermitage

23-24 novembre

Week-end avec la
Communauté du Chemin Neuf
pour les élèves de première

26 novembre-8 janvier

Réunions de préparation à la
Première communion

29 novembre

Nuit de prière au lycée
pour les confirmés

9 décembre

Célébration de l'Immaculée
Conception, fête patronale
de l'établissement ; activités
ludiques, spectacles,
conférences et témoignages

16 décembre

Journée de recollection
des parents à Valpré

Conférences, interventions, réunions

9 septembre

Réunion d'information pour les parents des élèves de seconde

10 septembre

Réunion d'information pour les parents des élèves de 6^e

16 septembre

Pour les parents des élèves de première

17 septembre

Pour les parents des élèves de 4^e

19 septembre

Pour les parents des élèves de 3^e

21 septembre

Pour les parents des élèves du primaire

23 septembre

Pour les parents des élèves de BTS et licence

24 septembre

Pour les parents des élèves de terminale

26 septembre

Pour les parents des classes maternelles et de la classe ULIS

28 septembre

Pour les parents des élèves des classes préparatoires (lettres, ECS, ECE)

7 octobre

Conférence sur « Les idéologies du Gender » par Vincent Aubin et Olivier Gosset

8 octobre

Réunion d'information sur les différents échanges linguistiques internationaux collège et lycée

10-15 octobre

Réunions d'information Teen Star

5 novembre

Réunion d'information sur la psychomotricité

10 décembre

Réunion d'information « admission post-bac » pour les parents des élèves de terminale

Echanges internationaux

Argentine

avec Buenos Aires

20 octobre - 3 novembre :
séjour de lycéens français,
accompagnés par Michelle
Buet, dans le cadre de
l'échange avec le lycée
La Salle

Allemagne

avec Berlin

6-16 novembre : accueil
des lycéens allemands du
Casinius Kollege

Australie

avec Brisbane

30 novembre - 14 décembre :
accueil des lycéens
australiens à Lyon

Etablissement

20 septembre

Journée d'intégration des
classes préparatoires ECE

27 septembre

Journée d'intégration des
classes préparatoires ECS

28 septembre

Accueil des parents des
nouveaux élèves du collège

2 octobre

Conseil de maison : choix
des thèmes de l'année

12 octobre

Accueil des parents
des nouveaux lycéens

15 octobre

Accueil des parents des
nouveaux élèves du primaire

7-8 novembre

Réunions des professeurs
des trois sites de Lyon

20 novembre

Conseil de maison : « accueil
et accompagnement des
professeurs en difficulté »

23 novembre

Journée pédagogique :
intervention de Fabrice
Hadjadj sur l'autorité.

Fête des Anciens ; remise des
diplômes, baccalauréat 2013

25-29 novembre

Festival du livre en primaire

13 décembre

Forum sur les formations
de l'enseignement supérieur
pour les terminales

Sorties, visites, voyages

13 septembre

Visite du Palais de Justice
pour les classe de 7^e

23 septembre

Visite du musée des Beaux-
Arts sur le thème de l'eau
pour la classe de 11^e¹

25-27 septembre

Sorties géologie pour les
classes de terminale S, de
Bourg d'Oisans à La Grave

10 octobre

Sortie à la Croix-Rousse pour
la classe de 7^e¹ : orientation et
traboules

14 octobre

Sortie des TS³ à l'Opéra pour
le Dialogue des Carmélites
de F. Poulenc

22 novembre

Visite des grottes de la Balme
pour les 9^e¹ et 9^e²

Ciné-club, théâtre

**Pour les élèves de
première, terminale,
classe préparatoire,
parents, professeurs,
anciens et amis**

10 octobre

A bout de course
de Sidney Lumet

12 décembre

Rêves
d'Akira Kurosawa

Pour les élèves de seconde

2-3-4 décembre

Le dernier métro
de François Truffaut

Pour les élèves de 3^e

25-26 novembre

Les sentiers de la gloire
de Stanley Kubrick

Pour les élèves de 4^e

23-24 septembre

La prisonnière du désert
de John Ford

3 octobre

Anga, fils du feu, spectacle
théâtral pour les maternelles
et les 11^e¹

Chorale, concerts

12 décembre

Concert de Noël des classes musicales à Saint-Bonaventure

Maîtrise**28-31 octobre**

Stage musical à Lyon

3-22 décembre

Concerts de Noël à la cathédrale

15-17 décembre

Concerts de Noël à l'église de la Rédemption

20 décembre

Concert de Noël à l'église de Sainte-Foy-lès-Lyon

Schola**9 décembre**

Animation de la fête patronale à Fourvière

9-10 décembre

Concerts à l'église Saint-Georges : les *Ceremony of Carol's* de B. Britten

22 décembre

Participation avec la maîtrise et le chœur mixte au concert de Noël de la cathédrale

24 décembre

Animation de la messe des familles à Saint-Jean

Activités sportives

18 septembre

Réunion d'information et de préinscription pour l'Association sportive

A.P.E.L.-Association familiale

12 novembre

Réunion des parents
correspondants

30 novembre

Assemblée générale de
l'Association familiale

2 décembre

Assemblée générale de
l'A.P.E.L. de La Verpillière

Animation spirituelle

11 septembre

Conseil pastoral pour
l'ensemble de l'établissement

13 septembre

Messe de rentrée de
l'établissement

16 septembre

Rentrée des catéchistes

23 septembre

Commission pastorale de
La Verpillière

27 septembre

Lancement de la pastorale
pour les internes et choix
des thèmes du « Café théo »

28 septembre

Sortie de catéchèse à Lyon
pour les 6^e et 5^e

4-15 octobre

Service à la maison de retraite
de La Verpillière proposé
aux 4^e

5-6 octobre

Week-end à Taizé proposé
aux lycéens

8 octobre

Pour les 4^e, rencontre
avec l'association « Voir
ensemble » pour le service
aux personnes malvoyantes ou
aveugles. Réunion du groupe
« Maristes en éducation »

10 octobre

Lancement des projets de
catéchèse pour les 3^e

11 octobre

Rencontre de préparation à la confirmation pour les lycéens, au baptême pour les élèves du primaire et du collège.

Soirée Madagascar : présentation et bilan du voyage de juillet 2013

18 octobre

Lancement de la préparation à la profession de foi pour les 5^e

18-19 octobre

Retraite proposée aux professeurs, éducateurs et membres du personnel à N.-D. de l'Hermitage

8-19 novembre

Service à la maison de retraite de La Verpillière proposé aux 4^e

9 novembre

Journée « Maristes en éducation » : visite de Fourvière, messe, puis parcours du Palais Saint-Pierre

12-15 novembre

Rencontres avec l'association « Voir ensemble » pour les élèves de 4^e

29 novembre

« Café théo » pour les lycéens internes : « Le concept du

genre : aspects biologique et psycho-sociologique » par Adeline Degret

30 novembre

Temps fort proposé aux familles du primaire

3-20 décembre

Service à la maison de retraite de La Verpillière proposé aux 4^e

5-6 décembre

Célébration de l'Immaculée Conception : messe, activités ludiques, manifestations des talents et témoignages

10-13 décembre

Rencontres avec l'association « Voir ensemble » pour les élèves de 4^e

12 décembre

Rencontre de catéchèse pour les 3^e

16 décembre

Journée de recollection à Valpré pour les parents de l'établissement

17 décembre

Messe de préparation à Noël pour les internes

18 décembre

Rencontres de catéchèse pour les 6^e et 5^e

Conférences, interventions, réunions

6 septembre

Réunion d'information pour les parents des élèves de CM¹ et CM²

10 septembre

Réunion d'information pour les parents des élèves de CE¹ et CE²

13 septembre

Réunion d'information pour les parents des élèves de 4^e, 3^e et BTS

17 septembre

Pour les parents de maternelle et CP

20 septembre

Pour les parents de 6^e et 5^e

27 septembre

Pour les parents de seconde et première

4 octobre

Pour les parents de terminale

8 novembre-13 décembre

Conférences *Découverte de l'histoire de l'art* par Jean-Luc Gauchon

14 décembre

Les rencontres de La Verpillière, réunion de parents sur le thème de l'autorité

10-11 janvier

Réunions d'information pour les parents des élèves de terminale sur les procédures d'orientation

Echanges internationaux

23 octobre - 9 novembre

Accueil des correspondants allemands d'Heusenstamm

6-21 décembre

Accueil des correspondants espagnols de Salamanque

Etablissement

20 septembre

Journée d'intégration des secondes à Saint-Pierre-de-Bœuf

2 octobre

Conseil de maison : choix des thèmes de l'année

3 octobre

Accueil des nouveaux professeurs et éducateurs

Accueil des parents des nouveaux élèves

Journée de sensibilisation à la sécurité pour les élèves de 6^e

7 novembre

Réunion des professeurs

20 novembre

Conseil de maison : accueil et accompagnement des professeurs en difficulté

22 novembre

« Repas philosophique » pour les parents et professeurs de terminale ; au menu : philosophie et art

23 novembre

Journée pédagogique des professeurs : intervention de Fabrice Hadjadj sur l'autorité

30 novembre

Journée des Anciens, forum sur l'orientation pour les élèves de terminale, remise des diplômes : baccalauréat, BTS et Cambridge

4-11 décembre

Intervention de la Brigade de Prévention de la Délinquance Juvenile auprès des 3^e sur le thème « Drogues et dépendances »

14 décembre

Arbre de Noël pour les familles des membres du personnel

18 décembre

Intervention de la BPDJ auprès des 4^e sur « Les dangers de l'internet »

Sorties, visites, voyages

12-13 septembre

Sortie de géologie pour les élèves de terminale S

17-20 décembre

Voyage à Freiburg pour les germanistes de 5^e², 5^e⁴, 4^e LV2 de La Verpillière et 4^e LV2 de Lyon,

sous la responsabilité de Solange Dubost et Françoise Delorme

20 décembre

Dans le cadre du programme d'éducation civique, audience au tribunal correctionnel de Lyon pour les élèves de 4^e¹

Ciné-club, théâtre

12-17 décembre

Projection du film

Welcome in Vienna

d'Alex Corti

pour les élèves

de première, terminale

et BTS

Chorale, concerts

Petits chanteurs et

Préparatoires

28-29 septembre

Enregistrement d'un CD

21-26 octobre

Camp musical à Corrençon-
en-Vercors

5 décembre

Animation de la fête patronale

20 décembre

Concert de Noël à l'église de
La Verpillière

Activités sportives

2 octobre

Formation UGSEL

des arbitres pour le rugby

17 octobre

Demi-journée inter-classes

pour les élèves de 6^e : foot et

hand-ball pour les garçons,

badminton et ultimate pour

les filles

*Assalam alaykoum, N'o gemundi, xana Ibrahim**



« Au revoir, ami Ibrahim » en langue soninké, juin 2013

Naissances

Zélie, fille de David Legros,
professeur d'histoire-
géographie à La Verpillière,
le 9 juin

Adrien, fils de Véronique
Lacharme, aide de laboratoire
à La Verpillière, le 2 juillet

Chiara, fille de Marie-Françoise
Andriano-Chollet, membre
du service administratif
à Saint-Paul, le 17 août

Agathe, fille de Nicolas Varlut,
éducateur en terminale
à La Verpillière, le 21 août

Geoffroy, fils de Marie
Peycelon, standardiste
à Saint-Paul, le 6 septembre

Laura, fille de David Venet,
professeur d'EPS
à La Verpillière,
le 18 septembre

François, fils de Domitille
de Boisgelin, ancienne
bibliothécaire de
La Verpillière, le 29 septembre

Suzanne, fille de Serge Noir,
maître d'internat à
La Verpillière, le 8 octobre

Gabriel, fils de Mathieu Jenny,
professeur d'EPS
à La Solitude, le 7 novembre

Eliott, fils de Stéphanie
Truffandier, professeur de
sciences économiques
et sociales à La Verpillière,
le 22 novembre

Elias, fils de Jean-Christophe
Paradis, responsable
du service informatique,
le 26 novembre

Mariages

Claire Bédouin, éducatrice
en classes préparatoires,
avec Pierre-Olivier Triviaux,
le 29 juin

Clotilde Petiton-Saint Mard,
professeur de lettres à Lyon,
avec Jean-Patrice Arduin,
professeur de philosophie
à Lyon, le 16 août

Emilie Coursault, secrétaire
à La Verpillière en 2012-
2013, avec François Rouleau,
le 26 octobre

Laure Gauchon, professeur
de SVT à La Solitude, avec
Charles Verkest,
le 2 novembre

Vie religieuse

Stéphane Huard, ancien maître d'internat des classes supérieures à Lyon, a été	ordonné prêtre à l'abbaye Notre-Dame des Dombes, le 24 août
--	---

Départs

LYON

Ibrahima Soumaré, membre du personnel de service à Saint-Paul, entré en 1972

Nicole Vivaldi, membre du personnel de service à Saint-Paul, entrée en 1973

Stani Chaine, professeur de lettres, entré en 1975

Jean-Louis Ravistre, professeur de lettres, entré en 1977

Thierry Martin, professeur de lettres, entré en 1980

Nicole Fabre, professeur de mathématiques et ancienne responsable des 6^e-5^e à La Solitude, entrée en 1986

Jean-Louis Chaix, membre du personnel de service à La Solitude, entré en 2003

Patrice Lamarque d'Arrouzat, professeur de mathématiques, entré en 2006

LA VERPILLIÈRE

Elisabeth Valour, professeur d'anglais, entrée en 1976

Décès

- Nous participons à la douleur de
- La famille de Jacques Nallet, ancien éducateur et professeur d'histoire-géographie à La Solitude, prêtre diocésain, décédé le 27 mai
- Sandra Gulesseian, EVS à La Solitude, qui a perdu son père, le 28 mai
- Xavier Chatanay, membre du service technique à La Solitude, qui a perdu son père, le 30 mai
- Frédérique Besson, ancienne secrétaire à La Solitude, qui a perdu son père, le 25 juin
- Frédéric Cauet, professeur de lettres à La Solitude, qui a perdu son père, le 15 juillet
- Alain Ohannessian, membre du Conseil d'administration de l'Association familiale, qui a perdu sa mère, le 1^{er} août
- Frédérique Martin-Scherrer, professeur de lettres à Saint-Paul, qui a perdu sa mère, le 6 août
- Pascale Martinez, responsable de l'accueil à La Verpillière, qui a perdu sa mère, le 17 août
- Françoise de Petiville, membre du service administratif à Saint-Paul, qui a perdu sa mère, le 9 septembre
- Jean-Christophe Aguetant, président de l'Association familiale, qui a perdu son père, le 24 septembre
- Nathalie Teulade, éducatrice en 1^{ère} à Saint-Paul, qui a perdu son père, le 9 octobre
- Sylvie Vial, professeur d'histoire-géographie à Saint-Paul, qui a perdu son père, le 13 octobre
- Patricia Beetschen, professeur de lettres à Saint-Paul, qui a perdu son père, le 16 octobre
- Hugo Simplet, élève de 2^{nde} 3 à Lyon, qui a perdu sa mère, le 23 octobre
- Brigitte Neyrand, professeur de SPC à La Verpillière, qui a perdu son père, le 25 octobre



Crédit photos :

Jean-Christophe Ballot : pages 16, 66, 112, 126

Xavier Dufour : page 122

Cécile Fonlupt : pages 84, 85

Blandine Heitz : pages 56, 99

Didier Perceveaux : pages 88-97

ma riS te

4^e TRIMESTRE 2013
SAINTE-MARIE LYON
4 MONTÉE SAINT-BARTHÉLEMY
69005 LYON
TÉL. 04 78 28 38 34

www.sainte-marie-lyon.fr

DIRECTEUR DE PUBLICATION
Michel Lavialle

CONCEPTION fa.rémila
IMPRESSION fr.consulting